59

Pallet XIII - 6

MADAME
DE CHAUMONT.

569654

MADAME DE CHAUMONT,

OU

LES SOIRÉES DES ALPES;

PAR l'Auteur des Matinées du Hameau.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

CHEZ DUJARDIN, Libraire, rue de la Harpe, N°. 81.

1807.

LES SOIRÉES DES ALPES.

NEUVIÈME SOIRÉE.

ERNEST était entièrement rétabli, et la joie renaissait dans le cœur de sa mère et de ses sœurs. Elles voulurent même lui préparer une petite fête pour célébrer sa convalescence. MM. Domandi et Archem ne furent pas moins empressés qu'elles à témoigner leur amitié pour ce bon jeune homme, qui attachait à lui tous ceux qui le connaissaient. Pour Edouard, il était devenu son ami le plus cher; il n'aurait pu lui cacher son amour pour

Caliste, quand son délire ne l'en eût pas instruit. Il lui en parlait à toute heure : Edouard l'écoutait, le consolait, cherchait à lui donner de l'espérance, et enfin montrait l'indulgence qu'on ne peut refuser à tout être souffrant du même mal que nous ; car le sage Edouard était amoureux, très-amoureux d'Eglé ; et sans savoir ce dont il ne pouvait se flatter, il ne cherchait pas à vaincre un sentiment qui faisait le charme et le tourment de sa vie. Ernest s'en était aperçu, et lui avait juré qu'il serait son frère : aussi ils n'étaient jamais aussi bien qu'ensemble ; et Albertine qui le savait avait engagé Edouard à tenir compagnie à son frère, afin de leur donner le temps d'arranger les préparatifs de cette fête, qu'elle avait été

une des premières à imaginer. A un signal convenu, Edouard engagea son ami à descendre, pour la première fois, dans le cabinet où l'on avait veillé jusqu'à son arrivée ; il était paré des mains de l'amitié. Un repas agréable, les fleurs qu'on avait pu trouver au commencement du printemps, des vers, des dessins, des broderies, présentés par des mains chéries, furent pour Ernest mille fois préférables à tout ce que la capitale eût pu offrir de recherches et de plaisirs. On avait arrangé un concert : les trois sœurs chantèrent ; Caliste les accompagna sur la harpe, mais sa voix ne se faisait point entendre. Ernest, qui n'avait témoigné jusque-là que de la joie, dit avec douleur : Caliste, vous ne chanterez donc point ? Cette jeune

personne l'assura qu'elle ne le pouvait pas. Il la supplia de lui faire entendre seulement une de ces romances qu'elle rendait si touchantes. Après bien des difficultés, que madame de Chaumont fit cesser en disant à Caliste qu'elle la priait d'accorder à Ernest sa demande, elle chanta une romance italienne qui peignait avec feu les combats de l'amour et du devoir. Aux derniers couplets, sa voix s'affaiblit; des larmes brûlantes coulèrent sur ses joues. Elle s'en voulait mortellement de se laisser emporter par ses sentimens, ne savait plus quelle contenance tenir, lorsque son embarras redoubla. Ernest, qui était assis en face d'elle, en voyant les pleurs qu'elle versait sur les peines de l'amour, se leva, et se précipitant à

ses pieds, s'écria : Caliste, vous m'aimez ! Qu'on juge combien madame de Chaumont fut tourmentée par cette scène ! Mais, ne perdant ni ce sang-froid ni ce tact qui la caractérisaient, elle s'approcha de son fils, et le prenant dans ses bras, lui dit : Oui, Caliste t'aime, mon ami, comme nous t'aimons toutes. Il est juste que ce soit à elle que tu aies adressé tes premiers remercîmens ; mais à présent, viens embrasser tes sœurs, qui n'ont pas moins de joie que ta cousine, de te voir rendu à la vie. Ernest, touché de l'adresse que sa mère mettait pour lui faire sentir sa faute et cacher autant que possible son imprudence, la serra dans ses bras, puis allant à ses sœurs, leur prodigua de douces caresses ; ce qui donna à Caliste le temps de se re-

mettre, et empêcha ces charmantes personnes de rien voir d'extraordinaire dans la conduite d'Ernest. La journée ayant été toute entière consacrée au plaisir, on demanda à Ernest (comme la soirée était fort peu avancée), ce qui lui serait le plus agréable pour la terminer. Ce sera, dit-il, d'entendre une de vous, mes chères amies, raconter une nouvelle.

ALBERTINE.

C'est le tour de Séraphine.

SÉRAPHINE.

Vous savez quelle a été ma condition ; aussi je ne demande de louanges ou de blâme que pour la conclusion.

ARCHEM.

Je souhaite qu'elle soit telle que je l'eusse faite.

SÉRAPHINE.

Mais elle est, comme celle de tous les contes, un mariage.

ARCHEM.

Un mariage!...

SÉRAPHINE.

Mais oui, mon cher maître! c'est ainsi que l'on termine toujours.

LA MARQUISE.

Le tout est qu'il soit bien amené et convenable.

SÉRAPHINE.

Bien amené! j'ai fait de mon mieux; mais pour convenable, j'en réponds: quand on unit la sagesse à l'innocence, on est sûr de faire un bon mariage.

LA MARQUISE.

Moralement; mais il est encore

d'autres conditions que ce lien exige. Il faut le rapport de la naissance, assez de fortune pour pouvoir élever ses enfans, et empêcher qu'ils ne déchoient de l'état où la Providence les avait placés.

SÉRAPHINE.

Si ce n'est que de la fortune dont il s'agit, et du rapport d'état, je suis sur celà très en règle. Mais vous en jugerez, et je ne veux point faire, comme tous les auteurs, une préface où j'implore à genoux votre indulgence.

DOMANDI.

J'aime beaucoup cette fierté; elle me donne bonne idée de l'auteur et de l'ouvrage. écoutons.

Godfrède et Hypolite.

Godfrède, seconde fille de Jean

de Galéas, pour qui l'empereur Venceslas avait fait ériger, en 1395, les états de Milan en duché, faisait le bonheur de sa mère, qui la trouvait la vive image de son père. Elle la voyait croître avec orgueil, et se flattait de la marier avec le fils de quelque souverain de l'Europe. Sa fille Valentine était promise au duc d'Orléans, frère du roi de France; plus belle que sa sœur Godfrède, elle devait prétendre à une aussi grande alliance. Elle avait un caractère qui annonçait des passions brûlantes, et son esprit aussi élevé que brillant, demandait à être dirigé par une main habile. L'éducation qui avait suffi pour Valentine, ne pouvait convenir à Godfrède; et madame la duchesse de Milan cherchait un homme capable de développer les

rares qualités de sa fille chérie, lorsque, se promenant un jour sur les bords du Tésin, avec les jeunes princesses et les personnes qui composaient sa cour, elle vit venir à elle un vieillard dont l'aspect inspirait le respect et la confiance. Sa barbe blanchie par les années, tombait sur sa poitrine ; il était vêtu d'une robe de pourpre brodée d'or. Sa démarche était grave sans lenteur, et la neige qui couvrait sa tête, contrastait avec la fraîcheur de son teint, qui semblait avoir bravé les nombreux hivers que le vieillard avait vu passer depuis qu'il habitait sur la terre. Il s'approcha de la duchesse, et après l'avoir saluée profondément, il lui présenta un livre où ces mots étaient tracés en lettres d'or

« Godfrède sera l'appui de sa famille, et son sort sera aussi élevé au-dessus de celui de sa sœur, que la plus élevée des étoiles fixes l'est au-dessus du soleil. »

Madame la duchesse de Milan, malgré qu'elle eût un extrême desir de voir faire à sa fille un grand mariage, ne laissa pas d'être affligée de l'énorme distance que l'on voulait mettre entre elle et sa sœur : l'orgueil se replie si facilement sur lui-même, que tout ce qui ne lui est pas personnel l'offense; et Godfrède, l'appui de sa famille, lorsqu'elle ne devait être que son égale, blessait sa mère. Elle remit donc le livre au vieillard, sans répondre un seul mot. Hypolite (car on sut depuis que c'était le nom de l'inconnu) lui dit : Il ne m'appartient pas, ma-

dame, d'intervertir l'ordre des destins; Godfrède est marquée par lui pour remplir la place la plus brillante; rien ne pourra le changer, mais la seule chose qui soit en votre pouvoir, c'est de l'en rendre digne par l'éducation qui convient à ses hautes destinées.

La duchesse, étonnée du ton de supériorité dont lui parlait Hypolite, entraînée par un ascendant qu'elle n'avait encore trouvé dans aucun autre, répondit au vieillard, que quel que dût être l'époux de sa fille, il n'y avait rien qui pût lui paraître aussi important que de lui donner des maîtres habiles. — Un seul suffit, madame, et je m'offre à seconder vos soins: ma longue expérience lui apprendra tout ce qu'il lui suffira de savoir, et sur-tout à

vaincre

vaincre ses passions. Venez, dit la duchesse; mon palais fut toujours l'asile des hommes vertueux; et, si l'on peut en juger sur les apparences (il est vrai quelquefois trompeuses), vous réunissez les qualités qui rendent les hommes estimables.

Le vieillard s'inclina, suivit la duchesse; et les jeunes princesses, qui n'avaient point entendu ce qu'il avait dit à leur mère, furent d'assez mauvaise humeur que ce vieillard fût venu troubler leur promenade; et tandis que la duchesse s'enferma avec Hypolite, Godfrède et Valentine demandèrent à leur gouvernante de rester dans les jardins du palais, où la beauté de la soirée les invitait à respirer l'air embaumé par les orangers, les citronniers et les fleurs de toute espèce qui parent

ces beaux lieux. On ne sut point ce que se dirent la duchesse et Hypolite, qu'elle présenta le soir à son époux, comme un des plus savans hommes de l'Europe. Leurs altesses l'admirent à leur table, où se trouvaient les jeunes princesses; et avant de se séparer, le duc confia Godfrède aux sages avis du vieillard, lui donnant toute autorité sur les dames qui avaient présidé jusqu'alors à son éducation.

Godfrède, qui n'avait pas encore atteint son second lustre, fut bientôt accoutumée à son nouveau gouverneur : il avait un son de voix si doux ; ses yeux, qui exprimaient une bienveillance générale, se portaient avec un si tendre intérêt sur cet aimable enfant, qu'elle eut bientôt pour lui la même affection

et le même respect qu'elle avait pour son aïeul, lorsqu'il vivait. Valentine, piquée du peu d'attention qu'Hypolite lui accordait, répondit à son indifférence par toute la sienne. Le nouvel instituteur de Godfrède chercha à séparer son élève de tout ce qui l'entourait, pour, en quelque sorte, se l'approprier; et ce qui surprenait toute la cour, c'est que la duchesse, loin de s'y opposer, semblait l'y encourager en lui accordant toute sa confiance.

Il n'avait distingué parmi les dames attachées à l'éducation des jeunes princesses, qu'une seule qui était restée veuve sans enfant, à l'âge de dix-sept ans : elle en avait alors vingt-huit, et depuis la perte de son époux, elle avait tenu une conduite si exemplaire, que l'on

pouvait la proposer comme un modèle de retenue et de prudence. Elle aimait beaucoup Godfrède, et Godfrède l'aimait infiniment. Hypolite, dans les longues promenades qu'il faisait faire à la princesse, la faisait toujours accompagner par Eléonore (c'était le nom de la jeune veuve). Ces courses champêtres se passaient en discours sur les beautés de la nature. L'ame expansive de la jeune Godfrède se laissait entraîner au charme que le philosophe savait mettre dans ses leçons.

Bientôt elle lui montra que les grandeurs n'étaient à ses yeux que des chaînes dorées; et lorsqu'il était indispensable qu'elle parût dans le cercle de la duchesse, elle trouvait que la conversation des courtisans n'avait aucun intérêt. Ils ne parlaient

que de modes, de chevaux, de voitures, de spectacles, non pour admirer les chefs-d'œuvre dramatiques, mais pour critiquer les acteurs. Sortaient-ils de ce cercle, ils louaient le duc, la duchesse et leurs filles, avec une telle impudence, qu'on aurait dit qu'ils n'accordaient pas même à ces princes le bon sens nécessaire pour distinguer une basse flatterie de l'hommage qu'on doit à la vertu. Autrefois Godfrède n'en eût pas fait la remarque; mais depuis qu'Hypolite lui avait fait voir tout le faux du langage de cour, il l'ennuyait à mourir; et elle s'empressait de se retrouver entre son maître et la jeune veuve, qui gagnait aussi beaucoup aux leçons du vieillard.

Lorsqu'Hypolite se fut convaincu

que sa pupille lui était sincèrement attachée, il s'occupa des moyens de former entièrement son cœur et son esprit, loin d'un monde frivole qui se contente de l'écorce des vertus, et donne même aux vices leur masque. Un jour, il demandait à Godfrède si elle viendrait avec plaisir étudier les secrets de la nature sur le sommet des montagnes qui séparent l'Italie de la France : Oui, dit-elle, si mon père et ma mère y consentaient et qu'Eléonore me suivît.—Jamais, reprit la veuve, je ne me séparerai de vous, madame ; et vivre près de vous et du sage Hypolite, est le premier de mes vœux.

Depuis quelques jours le mentor de Godfrède avait de longues conversations avec le duc et la duchesse, et madame de Milan ne regardait

sa fille qu'avec un attendrissement extrême. Souvent, en l'embrassant, ses larmes tombaient sur les joues de Godfrède; et, semblable à la rosée qui mouille la terre nouvelle, la jeune princesse n'en paraissait avoir que plus d'éclat. Elle ignorait ce qui pouvait causer à sa mère des chagrins si cuisans, lorsqu'au contraire il lui semblait qu'elle devait lui sourire. Mais en vain elle osait l'interroger; la duchesse ne lui répondait point. Enfin, le jour marqué pour accomplir les projets d'Hypolite arriva : le vieillard descendit dans les jardins du palais au lever de l'aurore, et engagea Godfrède et Eléonore à l'accompagner. Voyez, leur dit-il, dans ce buisson de roses; je suis sûr qu'il contient un nid de fauvettes ; j'ai vu la mère voltiger

autour. Godfrède s'en approcha, et ayant entendu les cris des petits, elle appela Eléonore pour l'aider à les prendre. Mais à peine la jeune veuve s'occupa à écarter les branches, qu'elle sentit un mouvement souterrain qui ébranla le buisson : elle voulut s'en éloigner et entraîner Godfrède avec elle ; mais ce fut inutilement ; un réseau d'or qui s'éleva du sein de la terre, les environna : le buisson s'ouvrit ; il renfermait un sofa où les deux prisonnières furent forcées de s'asseoir pour résister à la rapidité du mouvement qui les enlevait dans l'air. Les branchages de l'arbuste formèrent au-dessus de leurs têtes un dais qui les garantit de l'ardeur du soleil. Bientôt le sommeil s'empara de leurs sens, et elles voyagèrent ainsi sans

savoir ni où elles allaient, ni combien de temps elles seraient en route, ni quel serait le terme de leur course. Cependant Hypolite rentre au palais, et y annonce l'événement terrible qui vient de se passer. Il y avait, dit-il, un buisson de roses dans le parterre; la princesse et Eléonore s'en sont approchées, et il ne reste aucun vestige ni du buisson, ni de Godfrède, ni de sa gouvernante.

On sort en foule du palais; on se transporte au lieu où était le buisson; on y trouve un abîme, d'où sortent des flammes qui ne peuvent permettre d'en approcher. On ne doute point que Godfrède et Eléonore ont été englouties; on se livre à la plus violente douleur. On ne sait comment apprendre cette af-

freuse nouvelle au duc et à la duchesse ; et à la grande surprise de la cour, ils y sont bien moins sensibles que l'on ne le croyait. Ils ne montrent qu'une grande résignation, et disent : Dieu nous l'avait donnée, il nous l'a ôtée ; nous ne pouvons nous opposer à ses décrets. Hypolite, qui n'avait fixé son séjour à Milan que pour former à la sagesse la jeune Godfrède, demanda à leurs altesses la permission de se retirer ; ce qu'ils lui accordèrent, non sans sentir renouveler leur douleur ; mais l'ordre du destin le voulait, et le duc et la duchesse ne savaient point se révolter contre ses décrets.

Cependant Hypolite, qui avait laissé sa chère Godfrède abandonnée aux puissances de l'air ; qui la trans-

portaient dans ses états, avait un grand empressement de la joindre; et étant sorti du palais, il entra dans un bois, d'où il se rendit, par la force de sa volonté, dans l'île de Ténérife, l'une des Canaries, au moment où le buisson de roses venait prendre racine sur le penchant d'une montagne voisine du superbe pic qui semble commander à tout ce qui l'environne par son immense hauteur, qu'en effet surpasse celle de toutes les montagnes du monde.

C'était au pied de cette masse énorme, où s'accroît chaque hiver un amas de neige que le printemps ne voit point amollir par les doux zéphyrs, qu'était l'habitation d'Hypolite. Il descendait des rois qui gouvernaient les Gwanches, ancien

peuple de l'île, qui avait en partie disparu de cette contrée. Il ne restait de son ancienne splendeur, que des tombeaux creusés dans les flancs des montagnes ; et le palais du roi n'était qu'une simple cabane. Hypolite l'habitait depuis nombre d'années, avec Zalmador, le fils de son grand-écuyer, qu'il avait élevé, en reconnaissance des services que son père lui avait rendus. Zalmador, plus occupé de la joie de revoir Hypolite, que du phénomène qui se présentait à ses yeux, se jeta dans ses bras, et lui demanda ce qui avait pu le retenir si long-temps éloigné de Ténérife.— Tu le vois, mon fils, en lui faisant remarquer le sofa sur lequel dormaient encore Godfrède et Eléonore. Zalmador, frappé de la beauté

de la gouvernante de la jeune princesse, soupira en pensant qu'elle était, selon toute apparence, femme de son maître, et que Godfrède était le fruit d'un hymen secret. Mais quelle fut sa joie, lorsque le roi des Gwanches lui apprit que Godfrède lui était confiée par le destin, et qu'Eléonore était sa gouvernante; que cette dame était veuve, et avait autant de vertus que de beauté! Mais c'est trop longtemps, dit-il, laisser ces aimables personnes dans un assoupissement voisin de la mort; et ouvrant le réseau qui les tenait enlacées, il les touchia de son anneau. Godfrède et Eléonore se réveillèrent aussitôt, et furent bien surprises de ne plus se trouver dans les jardins du palais de Milan, et de voir des arbres qui

portaient des fruits absolument différens de ceux d'Italie. Mais ayant reconnu Hypolite, et se rappelant que depuis quelque temps il leur avait parlé d'un voyage dans les Alpes; se voyant entourées de montagnes, elles prirent le pic de Ténérife pour le mont Saint-Gothard; et Hypolite ne se hâta pas de les désabuser. Il les engagea à entrer dans la maison, où Godfrède fut très-étonnée de voir pour valets, des hommes d'un noir d'ébène, ainsi que leurs femmes. Alors elle ne se crut plus en Europe; mais elle ne savait pas davantage où elle habitait, et paraissait très-inquiète. Mais le roi des Gwanches lui présenta une lettre du duc de Milan, qu'elle s'empressa de lire; elle était conçue en ces termes :

Lettre du duc de Milan, à sa chère fille Godfrède.

Milan, le 15 mai 1406.

« C'est avec une grande douleur, ma chère enfant, que moi et la duchesse, votre honorée mère, sommes forcés de nous séparer de vous pendant quelques années : mais ainsi l'a voulu le destin. Vous êtes sous la conduite de notre très-honoré seigneur le roi des Gwanches, auquel je vous recommande d'obéir comme à moi-même. Je vous bénis, ma chère fille, ainsi que votre mère, et prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

JEAN GALÉAS, duc de Milan. »

Nous mandons et ordonnons à madame Eléonore, veuve de Saint-

Priest, de ne se point séparer de notre chère fille Godfrède, jusqu'à ce qu'elle soit mariée.

Cette lettre porta le calme dans l'ame de Godfrède ; et l'espérance de revoir un jour ceux à qui elle devait la vie, ayant ranimé son courage, elle ne s'occupa plus que de savoir comment il se faisait qu'Hypolite fût roi de cette contrée, et se trouvât dans une maison aussi modeste ; car les yeux accoutumés au luxe sont aussi blessés de la simplicité, que nous le sommes des livrées de la misère. Vous croyez donc, reprit Hypolite, qu'on ne peut être heureux qu'environné de tout ce que la richesse invente ; et cette maison, qui renferme tout ce qu'on peut imaginer d'utile et

d'agréable, ne vous paraît pas digne d'un souverain ! Mais réfléchissez, ma chère Godfrède, que je n'ai plus besoin d'en imposer à la multitude, puisque mes malheureux sujets ont presque tous été détruits; que le reste est assujéti à une autre puissance, et qu'il n'existe plus des Gwanches, qui me furent soumis, que leurs noms, le souvenir de leurs exploits, et les tombes où ils dorment avec leurs pères.

Les anciens peuples de l'Asie connurent cette brave nation et l'estimèrent; mais peu-à-peu ils cessèrent d'avoir aucune relation avec eux; et il y a très-peu d'années que la fureur des découvertes nous livra à des ambitieux, qui détruisirent sans pitié mes sujets. En vain j'essayai de faire comprendre à ces fa-

rouches vainqueurs, qu'il valait bien mieux nous compter au nombre de leurs alliés, que de nous égorger; la soif de l'or, le desir d'être maîtres des établissemens qu'ils voulaient former, les rendirent sourds à la voix de leurs semblables. On renversa nos autels, au nom du Dieu de paix; on coupa nos arbres pour en cueillir les fruits; on fouilla dans les entrailles de la terre pour y chercher de dangereux trésors, tandis qu'elle en offrait d'inappréciables pour la culture; enfin, tout fut dévastation et malheur, dans cette île autrefois si fertile. Ceux de ses habitans qui échappèrent au fer des vainqueurs, périrent de faim et de misère, ou vinrent s'ensevelir vivans dans ces immenses cavernes que vous voyez

au pied des montagnes. Le père de Zalmador s'attacha à mon sort, avec ce petit nombre de nègres qui sont restés à mon service. Nous nous retirâmes, lui et son fils, aussi haut sur le pic, qu'il fut possible à des créatures humaines de pouvoir respirer. Le père de Zalmador périt de ses blessures. On nous oublia, car rien, hélas! ne s'oublie aussi vîte qu'un roi détrôné. Lorsque je n'eus plus à craindre leur fureur, je m'occupai, avec mes fidèles serviteurs, à construire cette maison, où j'espère, madame, que vous serez aussi heureuse que je le desire; car ici on n'a pas besoin de fortune; et si j'en desirais, j'ai soustrait plus d'or et de pierreries que n'en possèdent tous les souverains de l'Europe. — Mais, interrompit

Godfrède, comment se fait-il, seigneur, qu'ayant la puissance de vous transporter à cinq ou six cents lieues dans les espaces de l'air, non-seulement vous, mais même ceux qu'il vous convient de faire voyager, vous n'ayez eu aucun moyen de sauver vos sujets? — Nous n'avons de puissance, reprit Hypolite, que celle qui nous est donnée par le maître de l'univers; et lorsqu'une race d'hommes doit disparaître du globe, rien ne peut retarder leur perte. J'ai employé tous les moyens humains pour les sauver, la persuasion, le courage, l'habileté dans la guerre; rien, rien n'a pu les soustraire à leur destin. Alors le mien me fut révélé. Je sus qu'il existait à Milan, une princesse qui réunirait tout ce qui est digne d'amour

et de respect, si elle était élevée loin des palais des souverains, où l'air empesté de la flatterie corrompt les plus heureuses dispositions. Je reçus l'ordre de vous chercher, et d'instruire les auteurs de vos jours de ce que le destin ordonnait de vous. Ils me secondèrent, et, graces à leur docilité, j'espère, ma chère Godfrède, vous porter au point de perfection où vous êtes appelée. — Que je puisse les revoir, c'est tout ce que je desire! — Vous les reverrez, j'en jure par le grand Etre. Godfrède, instruite enfin de tout ce qu'elle desirait savoir, ne s'occupa plus que de mériter les soins qu'Hypolite se donnait pour l'instruire; et elle fit bientôt des progrès surprenans.

Cependant Zalmador ne pou-

vait se dissimuler que la première impression que lui avait faite Éléonore, était ineffaçable ; il n'osait se livrer aux charmes qu'elle lui inspirait, car il ne pouvait croire qu'elle consentît à l'épouser. Aussi était-il devenu d'une tristesse mortelle. Son maître s'en aperçut, et lui en demanda la cause ; non qu'il ne la sût, car rien n'était caché à Hypolite, mais pour avoir une preuve de plus de sa confiance et de son attachement. Zalmador lui avoua son amour pour Éléonore, et la crainte qu'il avait de ne pouvoir l'obtenir. Hypolite le rassura, et ayant été trouver la jeune veuve, il lui fut facile de lire dans son cœur. Elle aimait Zalmador, et la seule appréhension qu'il ne changeât, l'avait empêché de paraître sensible à ses

discours. Hypolite lui répondit des vertus de Zalmador, et il ajouta : Nous n'habiterons pas encore longtemps cette île ; quand je la quitterai, nous retournerons à Milan, où je vous assure que Zalmador aura une des grandes charges de la cour; car le duc ne me refusera rien de ce que je lui demanderai. Quant à sa fortune, lorsqu'il sera dans la nécessité d'échanger les services de ses semblables contre de l'or, je lui en donnerai assez pour qu'il n'ait jamais besoin d'en demander à personne, pas même au duc ; et, pour vous prouver ce que je vous dis, je vous mènerai ce soir, avec Zalmador et ma chère Godfrède, dans un des souterrains de la montagne, et vous y verrez mes trésors.—Je n'en ai pas besoin, dit

Eléonore, pour vous confier ma destinée. Hypolite alla donner ces heureuses nouvelles à Zalmador, qui fut comblé de joie, et vint entendre de la belle bouche d'Eléonore la promesse de ne vivre que pour lui.

Le soir, le vieillard proposa à la jeune princesse et au couple heureux, de descendre dans la caverne où étaient enterrés les rois des Gwanches.... Six nègres portaient des torches devant eux. Hypolite ouvrit avec respect cet asile du repos, et se prosterna à l'entrée, pour invoquer les bénédictions des mânes de ceux qui dormaient dans cette enceinte. Ses compagnons en firent autant. Traversant ensuite ce nombre de tombes qui renfermaient les cendres de ses prédécesseurs, Hypolite s'avança

s'avança vers un autel de bronze qui était au fond de la caverne, dont un panneau s'ouvrait, et l'ayant tiré à lui, il montra à Eléonore deux coffres de vermeil, dont l'un, plus grand que l'autre, renfermait une énorme quantité de pièces d'or, et l'autre, des diamans et des pierreries montés avec goût. Il ôta de ce dernier trois colliers, dont un de diamans, un de rubis, et un de saphirs; des bracelets assortis, une magnifique boîte à mouches d'émeraude, et des pendans d'oreilles d'un seul diamant, dont le feu jaillissait comme ceux de l'escarboucle. Recevez, dit le magnifique vieillard, les dons de l'amitié: puissiez-vous jouir longtemps de ces parures, qui firent partie de celles de ma mère! Eléo-

nore surprise, enchantée de tant de générosité, ne savait comment exprimer sa reconnaissance. La seule manière, dit Hypolite, de me prouver qu'ils vous font plaisir, c'est de vous en parer pour la fête de l'Hymen. Godfrède ne comprenait point ce qu'elle entendait; Eléonore le lui expliqua, en lui demandant la permission de s'unir à Zalmador. Elle y consentit avec d'autant plus de plaisir, qu'elle avait beaucoup d'amitié pour l'écuyer du roi des Gwanches. Ce fut donc dès le soir même, que Zalmador et sa belle amie prêtèrent, dans les mains du vieillard, le serment de s'aimer toujours; et ils le tinrent avec la plus grande fidélité.

Quelques jours après ce mariage, Hypolite, qui desirait donner à son

élève les connaissances les plus parfaites de la nature, l'engagea à entreprendre le voyage du pic, dont il voulait lui expliquer les phénomènes ; et tandis qu'ils gravissent le sentier qui y conduit, Hypolite, plaçant son cheval près de celui de Godfrède, qu'Eléonore suivait, commença à lui faire envisager le grand système du mouvement.

Tout se tient ; rien de ce qui est action n'est isolé. Les plus grands, les plus redoutables phénomènes rentrent dans l'ordre des effets naturels pour celui qui sait bien observer la nature, et qui, sans être frappé du merveilleux apparent de quelques faits qu'il ne connaît pas encore, a le courage de remonter jusqu'au point de vision de la chaîne générale à laquelle ces faits sont liés.

Cette chaîne, ce lien général de tout être actif, c'est le mouvement; c'est ce produit de la matière vive, par son action sur la matière passive. Tous les détails, tous les différens phénomènes doivent répondre à cette grande et générale action.

Pour vous prouver ce principe, ma chère Godfrède, j'ai choisi parmi les volcans isolés, celui de cette île, parce qu'elle est une des plus grandes des îles Canaries; elle a dix-huit lieues environ sur six et huit de large. On ne peut douter de la grande élévation de ce pays sur le fond de la mer, que l'on ne peut trouver avec la sonde sur le bord de nos côtes. La base de la montagne que nous allons gravir, a cinq lieues de diamètre; le pic a dix-neuf cents toises perpendiculaires au-dessus du niveau de la mer.

Godfrède, enchantée de la beauté du site qui se développait à ses regards, suivait avec un extrême plaisir le vieillard. Ils montèrent, en tournant, environ dix milles, et l'air leur parut presque aussi chaud que celui qui régnait dans la plaine : le chemin était ombragé par les plus beaux arbres que Godfrède eût jamais vus. Elle demanda leurs noms au vieillard, qui lui dit que la plupart se nommaient *venaticos*, qui sont de la famille des pins, et donnent une très-grande quantité de résine. Un jour, dit le vieillard, la relation du voyage que nous faisons servira aux hommes à faire d'importantes découvertes ; et votre nom, aimable Godfrède, se trouvera uni à ceux qui illustreront l'espèce humaine par leur amour pour les scien-

ces, tandis que la plupart de vos aïeux sont ensevelis pour jamais dans la nuit des tombeaux.

Ils entrèrent dans une atmosphère beaucoup plus froide, et cette partie de la montagne était couverte de neige et de glaçons ; ce qui les obligea à prendre le midi de la montagne : ils furent même forcés d'abandonner leurs chevaux, dont les crins se hérissaient. Leurs habits étaient humides, et un brouillard épais leur fit juger qu'ils étaient arrivés à la région des nuages. Au bout de deux heures de marche, s'étant encore considérablement élevés, ils éprouvèrent une telle chaleur, qu'ils furent obligés de gagner le nord. Toute cette partie de la montagne est stérile ; on n'y trouve qu'un sable fin qui, roulant sous les pieds, retar-

dait leur marche. Quelques rochers noirs et calcinés servirent d'abri aux voyageurs, qui s'y reposèrent quelques instans. Ils allaient reprendre leur route, lorsqu'Hypolite fit observer à la princesse que là commençait le pic, qui semble naître de la montagne, comme un cône qui serait posé sur la section horizontale d'un autre cône beaucoup plus grand. Mais en vain Godfrède voulait s'engager dans le sentier qui conduit au sommet; elle ne pouvait avancer. Hypolite fut forcé d'avoir recours au réseau d'or que ses nègres portaient; ces dames s'en enveloppèrent, et arrivèrent sans aucune fatigue au sommet du pic, qui est ovale, et a deux tiers de mille: le gouffre en occupe le milieu. Il a huit verges de diamètre, dit Hypo-

lite à ses compagnes de voyage ; dans ce moment il n'en sort qu'une fumée légère, et si vous le voulez, je vais vous y faire descendre avec la même voiture qui nous a conduits ici. Elles y consentirent, et ne trouvèrent ce gouffre profond que d'environ quarante toises. Le sol du fond leur parut être une pâte molle et jaunâtre (1), et ils y remarquèrent des trous d'où la fumée sortait tantôt épaisse ou légère, et souvent accompagnée d'une flamme violette. Ils remontèrent sur la planimétrie du pic, où ils ne purent résister à un vent froid et pénétrant qui coupait la respiration, et qui, loin de les frapper horizontalement, sem-

(1) Les naturels du pays en font des bâtons qui brûlent comme le soufre,

blait s'élever de dessous leurs pieds du bord du gouffre. Ils furent obligés de descendre jusqu'aux roches calcinées, sous lesquelles ils se mirent à couvert. Là, Hypolite engagea la princesse et sa gouvernante à prendre quelques rafraîchissemens ; mais, à leur grand étonnement, elles trouvèrent un extrême changement dans les boissons qu'on avait apportées ; le vin était infiniment meilleur, et les liqueurs où il entre de l'esprit-de-vin, étaient sans force. Ils remarquèrent aussi dans cet endroit quelques ruisseaux de soufre qui coulaient entre les rochers et les masses de neige, et qui étaient en fusion sans aucune apparence de flamme. Ce soufre que vous voyez, ma chère Godfrède, est l'effet du mouvement intérieur

qui vivifie la nature. Autrefois le volcan jetait des flammes, lorsque le nitre que la montagne renfermait dans ses flancs causait des explosions semblables à la poudre, qui n'est qu'une imitation factice du principe des volcans. Celui-ci a fait des ravages terribles. Cette île, qui vous étonne par sa fertilité, était, avant la première explosion dont les anciens du pays conservent le souvenir, ce que la nature avait pu faire de plus beau. La race qui l'habitait était d'une taille supérieure à celle des hommes des autres contrées. Vous avez pu remarquer parmi ceux de mes ancêtres dont les tombes sont dans la caverne où j'ai été chercher les pierreries que je destinais à Éléonore, qu'il y en a plusieurs de plus de huit pieds de

haut. Il est à présumer que la force électrique, que les hommes connaîtront un jour, avait une bien plus grande activité avant que le nitre se fût entièrement dégagé des parties sulfureuses. C'est au soufre retenu dans la base de la montagne, qu'est due la beauté des arbres qui l'ombragent jusqu'à une certaine hauteur. Cette humidité, ce brouillard que nous avons ressentis ensuite, est la région des nuages, bien moins élevés que les grandes montagnes : aussi ce ne sont point elles qui servent de réservoir aux eaux. Ce pic que vous voyez, et tous ceux qui, comme lui, s'élèvent au-dessus de l'atmosphère, sont uniquement des conducteurs du feu central à celui répandu dans l'air. Les montagnes sont la chaîne qui

l'attire et le recèle. Sans elle la nature serait sans activité ; et nos plaines, qui enrichissent les cultivateurs, doivent leur fertilité à ces points de contact entre le soleil et la terre. Me sera-t-il permis, aimable Godfrède, de me servir d'une comparaison ? Quand j'admire les épis qui couvrent nos guérets, et qui paraissent ne devoir leur existence qu'au sol qui les voit naître, il me semble voir ces nombreuses et riches associations qui jouissent en paix des travaux et des veilles de quelques êtres, aussi élevés au-dessus d'eux que les monts sourcilleux des Alpes et des Pyrénées le sont des plaines de France et d'Allemagne. Les cerveaux des hommes de génie sont, à proprement parler, les volcans où se préparent les feux qui vivifient

l'espèce humaine, comme les volcans répandent les parties nutritives qui font croître les plantes utiles dans les pays les plus éloignés de leurs foyers.

La différence que vous avez trouvée dans les liqueurs que nous avions apportées sur le sommet de la montagne, est encore une preuve de la présence du feu électrique. Il a développé celui qui se trouvait dans le vin de Madère, encore contenu dans son flegme et son huile essentielle ; et il a évaporé entièrement les esprits de l'esprit-de-vin, qu'il a uni à lui par cette règle que l'on connaîtra un jour, que l'électricité cherche toujours à se mettre en équilibre.

La caravane avait repris les chevaux, et on se trouvait sous les dé-

licieux ombrages des venaticos, où Godfrède desira se reposer quelques instans. Hypolite ordonna à ses nègres de dresser une tente; on posa des coussins, où les dames, le roi et son écuyer s'assirent; et Godfrède, qui avait remarqué ce que le vieillard avait dit, en parlant des hautes montagnes, que ce n'était point de celles connues sous le nom de pics, que sortaient les rivières qui portent la fertilité dans les vallées, lui demanda quelles étaient celles qui leur donnaient naissance.

Celles, madame, qui reçoivent les vapeurs de l'atmosphère; mais, pour vous rendre sensible ce que je veux vous faire comprendre, reportons-nous aux premiers momens où la terre sortit des mains du maître de toutes choses. Il voulut que des

terrains élevés communicassent avec les nuées, qui se formèrent, dès les premiers jours, des vapeurs que les rayons du soleil firent élever de la surface des mers. Ces nuées déposèrent les eaux dont elles étaient gonflées, sur les montagnes, qui les y retinrent sous la forme de congélations que nous nommons neiges. Ainsi que vous l'avez vu au second climat de la montagne de Ténérif, chaque jour elles s'accrurent. Cependant les portions ignées conservées dans le sein de la terre, et attirées par les feux du soleil, au réveil de l'année, amollirent cette masse énorme, qui ne pouvant plus être contenue sur les sommets, roula par différens points. Ainsi, sur le mont St.-Gothard, se firent trois courans qui donnèrent naissance

à trois grands fleuves de l'Europe; le Tésin qui arrose les contrées voisines de celle qui vous vit naître; le Rhin, qui semble une barrière posée par la nature entre la France et l'Allemagne (1); le Rhône, dont les flots furieux traversent le lac de Genêve, sans se mêler avec ses eaux, et qui va porter les débris des rochers et des arbres qu'il entraîne, dans la Méditerranée. Jamais, depuis le jour où ces fleuves ont su se tracer un lit au travers des vallées, et il en est de même de tous ceux qui fertilisent la terre, ils ne se sont dérangés dans leur cours; et ainsi les montagnes servent à la fois de réservoir

(1) C'est dans le quinzième siècle que ceci est raconté.

aux eaux qui fertilisent nos champs ; et de base aux pics qui entretiennent l'élasticité de l'air, sans laquelle nous cesserions de respirer. C'est donc une très-grande injustice, lorsque l'on se plaint que l'Auteur de la Nature, ait permis qu'il y eût des inégalités sur la surface de la terre, puisqu'elles sont une disposition favorable et nécessaire pour conserver la végétation par l'eau et le feu élémentaire, qu'elle nous dispense.

ERNEST.

En vérité, ma sœur, je ne te croyais pas si savante.

SÉRAPHINE.

Aussi, tout ce que vous venez d'entendre est de mon respectable maître, presque aussi grand sei-

gneur, presque aussi savant que le roi des Gwanches. Mais laissez-moi finir à ma mode, et vous verrez qu'il n'y aura plus un seul mot scientifique.

Suite de l'histoire de Godfrède et Hypolite.

Godfrède fut très-contente de l'explication que son maître lui avait donnée, et porta l'amour des vérités que la physique présente, à un tel point, qu'elle acquit des connaissances bien supérieures à celles de son siècle, qui anéantirent en elle tout autre sentiment. Pour Éléonore, elle aimait tendrement, son mari, qui la rendit mère; et lorsqu'elle parlait à Godfrède de son bonheur, celle-ci dédaignait tout ce

qui tenait aux misères humaines ; et son maître, qui n'avait voulu que modérer ses passions, les avait éteintes. Ses livres, son compas, ses crayons, étaient ses seuls plaisirs. Cependant elle voyait avec une joie maligne dont les femmes se défendent difficilement, qu'Hypolite, malgré ses cheveux blancs, l'aimait à la folie ; elle en plaisantait quelquefois avec Éléonore. Le roi de Ténérif était au désespoir, et se serait volontiers précipité dans son volcan, s'il n'avait su que rien ne pouvait terminer sa vie ; car il faut vous apprendre, si vous ne vous en êtes pas encore aperçus, qu'il était un génie du bien, qui, pour quelques fredaines, car ces messieurs en font comme d'autres, avait été condamné à paraître vieux et à res-

ter dans l'île de Ténérif pendant quelques milliers d'années, à moins qu'il ne fît consentir une belle princesse à l'épouser. Il avait cru qu'étant vieux, on ne pouvait l'épouser que par raison, et qu'on n'avait de raison qu'autant qu'on était insensible. Il chercha donc à ôter à la petite princesse toute affection, si ce n'est pour les sciences, pensant qu'elle ne s'attacherait qu'à celui qui lui donnerait toujours la solution de toutes les difficultés qu'elle pourrait lui proposer; et cependant elle embellissait, et notre génie brûlait pour elle du plus beau feu. Enfin, il se résolut à parler à Éléonore, qui lui promit de tout tenter auprès de la jeune princesse. Elle employa le seul moyen qui pût réussir; ce fut de piquer sa curiosité,

en lui apprenant que si elle épousait Hypolite, elle serait reine d'un empire immense sous le pôle antarctique, où tout ce que les poètes nous ont dit de merveilleux touchant l'âge d'or, se trouvait réalisé; que d'ailleurs elle serait immortelle comme son mari, et voyagerait tant qu'elle voudrait dans le réseau d'or. Toutes ces grandes considérations déterminèrent Godfrède, qui chargea Éléonore de porter sa réponse au génie. Celui-ci vint se précipiter à ses pieds, et au moment où la princesse lui confirmait son bonheur, elle fut frappée d'étonnement en voyant disparaître les cheveux blancs d'Hypolite, et ses yeux briller du feu de la jeunesse. — Est-il possible, cher prince, que ce soit vous qui paraissiez avoir vu cent

hivers ? — Oui, chère Godfrède ! il me reste l'expérience que le long espace de temps passé sur la terre m'avait donnée. Mais venez à Milan : que je vous obtienne du duc et de la duchesse ! que rien ne retarde mon bonheur !

Le réseau d'or enveloppa le génie, Godfrède, Zalmador, son épouse et son fils, et en moins de deux heures ils furent au-dessus de Milan. Le réseau s'ouvrit. Le génie, Godfrède, Éléonore et l'écuyer descendirent sur la grande terrasse du palais. Il était une heure du matin, et tout dormait paisiblement. Le génie toucha les portes ; elles s'ouvrirent, et Godfrède se trouva auprès du lit de la duchesse, qui crut qu'un songe l'abusait. Cependant un cri de joie se fit entendre ;

c'était le duc qui venait d'apercevoir Hypolite, qu'il reconnut malgré que les graces de la jeunesse eussent remplacé les glaces de l'âge; et il passa aussitôt chez la duchesse, à qui le génie demanda de l'unir avec Godfrède. Celle-ci eût bien voulu les garder l'un et l'autre à sa cour; mais il était impossible de retarder l'instant où ils étaient attendus dans l'empire des génies. Il fut donc convenu que l'on laisserait ignorer aux courtisans le retour de la princesse; on avertit seulement le grand-aumônier, qui reçut leurs sermens. En sortant de la chapelle, après avoir embrassé le duc et la duchesse, ils leur recommandèrent la fortune de Zalmador, à qui ils donnèrent le coffre de vermeil; puis ils remontèrent dans le réseau d'or, et pri-

rent le chemin du pôle, où ils jouissent encore d'une félicité sans bornes. Éléonore, dont le génie changea les traits sans rien ôter à ses charmes, resta à la cour avec Zalmador. Hypolite et Godfrède venaient souvent sous différentes formes voir le duc et la duchesse, dont ils assurèrent la félicité par leurs sages conseils ; et on prétend même (1) qu'ils continuent à veiller sur le sort de Milan.

M. ARCHEM.

Ce que vous avez ajouté, ma chère Séraphine, à mon récit, pour un être avantageux, serait une assurance bien flatteuse ; mais non, je n'y vois que le jeu d'une imagination qui s'est emparée de cette fai-

(1) Et tout doit le faire croire.

ble

ble production, et l'a terminée à sa guise.

SÉRAPHINE.

Oh! vous avez bien raison, car je n'ai eu d'autre but que de terminer, comme tous les contes, les comédies et les romans, par un mariage.

ARCHEM.

Vous seriez bien fâchée que je pusse penser que vous aviez quelque bonté pour le vieillard, et....

Madame de CHAUMONT.

Intention ou non, le conte est fort bien fini, et ma fille nous a tenu parole en disant que le mariage serait aussi convenable que bien amené. Mais voilà beaucoup trop veiller pour un convalescent.

ERNEST.

On est si bien avec vous!

Madame de CHAUMONT.

Cela est possible, mon fils; mais vous serez mieux, pour votre santé, dans votre lit. Et cette bonne mère se levant, se retira avec ses enfans, en souhaitant le plus doux sommeil à son cher hôte. Eglé et Edouard ne firent que se saluer; mais ce salut signifia beaucoup pour leurs cœurs.

DIXIÈME SOIRÉE.

La pauvre Caliste avait passé la nuit la plus agitée. Son cœur était brisé et de ses souvenirs, et de la douleur que lui causait l'idée d'être obligée de repousser l'amour du seul être qu'elle pût jamais aimer. Caliste, susceptible des sentimens les plus tendres, n'en était pas moins pénétrée de la vérité, que l'on ne doit jamais transiger avec ses devoirs : aussi elle souffrait, mais n'éprouvait aucun combat, et était plus déterminée que jamais à résister à la passion d'Ernest. La fermeté de ses principes était la seule chose qui tranquillisât madame de Chaumont, qui ne pouvait voir sans

effroi, que rien ne contenait le caractère bouillant d'Ernest. La scène de la veille lui avait fait une vive impression, et lui avait douloureusement rappelé les malheurs qu'avait éprouvés un être bien cher; et en pleurant ses infortunes, elle craignait que son bien aimé Ernest n'en ressentît d'aussi douloureuses. Elle résolut donc de tout employer pour l'en garantir. Il n'était pas le seul qu'elle voulût préserver du malheur des passions; elle ne pouvait douter qu'elles ne se développassent dans le cœur d'Eglé, qui, sans le savoir, aimait très-vivement Edouard. Aussitôt après le déjeuner, elle remonta donc avec Caliste dans son appartement, et elles eurent ensemble une conversation que nous pourrons rapporter, maintenant que

nous avons mis nos lectrices au fait des secrets du cœur de la nièce de madame de Chaumont.

Madame de CHAUMONT.

Tu sais combien, Caliste, je compte sur ta tendresse, et à quel point je suis assurée de ta raison.

CALISTE.

Cette dernière est votre ouvrage: pour ma tendresse, je puis vous dire qu'il serait impossible que je ne chérisse point la mère d'Ernest, quand ses bontés ne lui auraient point assuré le plus grand empire sur mon cœur.

Madame de CHAUMONT.

Oui, tu peux me le dire, car je t'aime encore plus tendrement en te voyant apprécier mon Ernest. Votre union eût fait mon bonheur;

et cependant, ma chère Caliste, il faut que j'exige de toi de chercher, par tous les moyens, à lui ôter l'espérance d'être ton époux.

CALISTE.

J'espère que vous ne doutez point, ma chère cousine, qu'il n'est rien que je ne fasse pour y parvenir ; mais je suis toujours convaincue qu'il n'y a pour cela que l'éloignement. Permettez donc, Sophie, que je me retire dans l'asile où j'ai passé mes premiers ans ; là, je vivrai pour conserver dans mon cœur votre souvenir et celui d'Ernest, qui m'oubliera bientôt, lorsque ce sera moi qui le fuirai.

Madame de CHAUMONT.

Non, jamais, jamais, ma Caliste, je ne me séparerai de toi ; tu

es l'enfant de mon cœur, tout ce qui me reste de ce que j'ai le plus tendrement aimé : ainsi ne parlons jamais d'un projet qui détruirait tout mon bonheur, sans apporter aucun changement au sentiment d'Ernest. Plus il trouve d'obstacles, plus il desire les surmonter; ainsi, c'est à sa raison qu'il faut parler. J'ai pensé que rien ne pouvait mieux le rappeler à ses devoirs, que le récit des malheurs de ta mère.

CALISTE.

Quoi, mon amie, vous voulez que j'aille, troublant ses cendres chéries, peindre et les fautes et les imprudences qui, malgré les vertus et les graces de ma mère, l'ont conduite au tombeau !

Madame de CHAUMONT.

Du sein du séjour céleste, où sa

résignation lui a sûrement mérité d'être admise, elle verra avec plaisir son exemple rappeler le fils, dirais-je même la fille de sa Sophie, à la soumission qu'ils doivent à leur père.

CALISTE.

Il me sera facile d'excuser ses premières fautes en faveur des vertus pénibles qu'elle a pratiquées jusqu'à sa mort; mais, ferai-je connaître les torts de mon infortuné père? Le respect filial me le permettra-t-il?

Madame de CHAUMONT.

Tu le peux d'autant plus facilement, que jamais son cœur ne fut corrompu; que la nature en avait fait un être parfait, et qu'une seule passion le perdit. Cet exemple, ma chère Caliste, est bien important pour les jeunes gens. Je te supplie

donc, mon enfant, de commencer ce soir à lire à tes cousines ces cahiers où tu as tracé, d'une manière bien touchante, les malheurs de notre famille. N'en supprime rien, et qu'ils restent tels qu'ils sortirent de ta plume.

CALISTE.

Puisque vous l'exigez, mon amie, je ne résisterai pas à vos desirs; ils sont des ordres pour moi.

Madame de Chaumont, enchantée de la promesse de Caliste, l'embrassa tendrement, en lui jurant de nouveau qu'elle n'aurait été vraiment heureuse que si elle eût pu l'unir à Ernest; et cette bonne mère ne disait rien qu'elle ne pensât.

Caliste resta seule enfermée toute la journée, pour mettre en or-

dre ce qu'elle avait écrit, sans avoir l'intention de le communiquer jamais à personne. Le soir arrivé, elle descendit dans le cabinet de M. Domandi. Elle rencontra Ernest : à sa vue elle devint tremblante ; elle voulait retourner sur ses pas, mais son cousin vint à sa rencontre, et se plaignit de ne l'avoir pas vue de la journée. — Vous m'en voulez, dit-il, de la témérité que j'ai eue d'interpréter en ma faveur les larmes que je vous ai vue répandre ; et loin d'être aimé, je ne suis pour vous qu'un objet de haine. — Ah ! Ernest, que vous êtes injuste ! mais entrons, et vous verrez, par le récit que je vais faire enfin à vos sœurs des événemens douloureux de ma vie, qu'il est impossible que je réponde à votre tendresse, sans être

ingrate envers votre respectable mère, à qui je dois tout. Ernest l'assura que rien ne changerait ses sentimens, mais que tout ce qui avait rapport à elle étant pour lui du plus tendre intérêt, il aurait un grand plaisir à l'écouter.

Tout le monde était réuni lorsqu'ils entrèrent, et madame de Chaumont ayant appris à ses filles que leur cousine allait leur raconter enfin ses malheurs, elles supplièrent Caliste de commencer sur-le-champ sa lecture. Cette jeune personne y consentit d'autant plus volontiers, qu'elle était hors d'état de parler; elle ouvrit donc ses cahiers, et lut ce qui suit :

Histoire d'Elvire de Vermon et du vicomte d'Orsange, racontée par leur fille, Caliste d'Orsange.

Il faut enfin, aimables et chères compagnes de ma jeunesse, que vous connaissiez la cause des pleurs que vous m'avez vue répandre depuis huit années, et dont les tendres soins de votre respectable mère n'ont pu tarir la source. Long-temps j'ai redouté d'affliger vos cœurs, aussi calmes que purs, par le récit des malheurs que les passions ont causés aux auteurs de mes jours : mais aujourd'hui je dois rompre le silence; un devoir sacré me force à tracer ce récit. Je dois peindre les infortunes qui se sont accumulées sur les auteurs de mes jours, afin de préserver, par leur exemple, ceux

qui se livrent à l'impétuosité de leurs sentimens, des regrets amers que laissent bientôt les passions satisfaites, et sur-tout les garantir des malheurs, suite inévitable d'une union contractée sans l'aveu des êtres à qui on doit, dans tous les instans de sa vie, conserver le respect, l'amour et la soumission la plus entière.

Ce n'est point à vous, mes belles cousines, que j'ai besoin d'apprendre et le nom de ma mère, et le lieu où elle prit naissance. Vous n'ignorez pas que madame de Chaumont et la touchante Elvire d'Orsange dûrent le jour aux deux frères, que la même ville, le même hôtel, la même heure vit naître. Leurs berceaux furent placés près l'un de l'autre, et le premier regard

d'Elvire se porta sur Sophie. Son nom fut le premier qu'elle balbutia ; et votre mère prononça celui d'Elvire, dès qu'elle put articuler quelques sons. Sûrement madame de Chaumont vous a répété mille fois les détails de son enfance et de celle de sa bien aimée Elvire ; mais comme je ne puis douter de l'intérêt avec lequel le respectable M. Domandi et son fils écouteront tout ce qui a quelque rapport aux parens et aux premières années de madame de Chaumont, dont chacune des actions leur a inspiré le respect et la plus sincère amitié, je commencerai donc cette pénible narration par l'histoire de notre famille.

Le baron de Vermon, à qui ses grands biens et son illustre origine devaient faire prétendre aux plus

grands partis de la cour, malgré les prières de ses parens, ne voulut jamais se choisir une compagne. Dans un âge où le cœur est plus disposé aux sentimens tendres, il défiait l'amour, et ne vivait que pour la gloire : l'honneur de servir son roi était son unique passion. Resté constamment fidèle à Louis XIV, dans les temps de troubles et de discordes qui déchirèrent la France sous la minorité de ce monarque, il mérita sa faveur, et remplit la plus glorieuse carrière. Les glaces de l'âge semblaient le soustraire pour jamais à l'empire de l'amour, lorsqu'il éprouva sa puissance. Le baron commandait l'armée qui s'empara de la Franche-Comté; il venait pour donner des fers à cette province, et il en reçut qu'il ne put

rompre. Mademoiselle de Chavançai lui fit oublier qu'il touchait à l'hiver de l'âge ; et de ce moment il ne forma d'autre vœu que celui d'être uni à cette belle personne, qui était la fille d'un gentilhomme très-pauvre, et l'aînée de trois frères. Pensant que sans l'appui d'un des favoris du nouveau maître de sa province, ces jeunes gens n'avaient rien à espérer, mademoiselle de Chavançai, la plus tendre des sœurs, reçut avec reconnaissance l'offre de la main de M. Vermon, certaine d'assurer ainsi un protecteur puissant à sa famille. Le ciel récompensa cette femme vertueuse de tout ce qu'elle avait fait pour l'intérêt de ses frères. Non-seulement elle les vit, graces aux soins de son époux, faire le chemin le plus bril-

lant; mais elle fut la plus fortunée des épouses. M. de Vermon, du moment qu'il avait été uni à mademoiselle de Chavançai, avait juré de n'être occupé que de son bonheur; et jamais serment n'avait été exécuté plus fidèlement. Ne voulant point séparer sa femme de son père, qu'elle idolâtrait, il demanda sa retraite, et se fixa dans le petit castel de M. de Chavançai. Cette demeure, naguère presque en ruine, changea bientôt d'aspect. Le baron en fit un séjour magnifique, et les artistes les plus habiles furent employés à orner cette maison; puis il acheta un magnifique hôtel à Besançon, où toute la famille allait passer les hivers.

Notre bisaïeul, malgré qu'il comptât plus de soixante années, était encore d'une superbe figure;

son esprit et son cœur avaient toute l'énergie de la jeunesse ; et celui dans lequel mademoiselle de Chavançai n'avait cru trouver qu'un maître imposant, lui parut l'ami le plus précieux et le plus aimable. Comblée des dons de la fortune, il ne manquait à madame de Vermonque d'être mère : elle jouit enfin de ce bonheur, et trois ans après son mariage, elle donna le jour à deux fils. Unis dès le sein de leur mère, ils le furent, pendant toute leur vie, de l'amour le plus tendre ; et la mort même ne put séparer le marquis et le comte de Vermon. Mais ne parlons point de ce cruel moment, et voyons les brillans de jeunesse, de vertus, d'esprit, faisant les délices de leurs parens par leur amabilité, par leur parfaite ressemblance, leur amitié

incomparable, et sur-tout par leur courage et leur instruction. Leur père jouit avec orgueil de leurs succès; il eut encore le bonheur d'être témoin de leur hymen, qui se célébra le même jour: ils épousèrent les deux sœurs. Rien n'était plus intéressant que ces jeunes personnes, et les doubles liens qui unissaient ces couples charmans, rendaient leur félicité parfaite. Le baron, qui vécut extrêmement vieux, et qui conserva la tête la plus forte jusqu'à la fin de ses jours, avait été le seul instituteur de ses fils, qu'il avait fait entrer dans l'artillerie, où ils se firent distinguer. Votre mère, comme je vous l'ai dit, et la mienne, naquirent le même jour; elles reçurent la bénédiction du respectable M. de Vermon. Hélas! la malheureuse El-

vire ne vit pas s'accomplir les vœux qu'il fit pour son bonheur. Ce bon père, ayant atteint sa quatre-vingt-seizième année, se sentant près de quitter la vie, fit un testament, où, se servant de la facilité que lui donnait le droit écrit, que l'on suivait dans sa province, pour disposer de son bien à son gré, il le partagea avec la plus grande égalité entre ses deux fils. Peu d'heures après il s'endormit dans le sein de Dieu. La baronne de Vermon, qui n'avait jamais connu un instant de malheur depuis son mariage, ne lui survécut que peu de temps. Heureuse d'être réunie à son époux, elle vit sa mort sans crainte, et ses derniers momens furent aussi calmes, aussi doux que l'avait été sa vie. Ses fils la regrettèrent très-sincèrement; leurs aima-

bles compagnes partagèrent leur douleur. Les charmes et les graces naïves de leurs filles, car ils appelaient indistinctement de ce nom Elvire et Sophie, purent seuls tarir leurs larmes ; rien n'était comparable aux aimables qualités dont elles étaient douées. Fiers de leur beauté et de leur esprit, leurs parens n'existaient que pour elles ; il n'y avait point jusqu'à l'extrême différence du caractère, de la figure, des goûts des deux cousines, qui ne fût un sujet de plaisir, de bonheur même, pour M. et madame de Vermon. Ils souriaient en voyant Sophie, dont la taille majestueuse contrastait avec les formes arrondies et souples de celle d'Elvire, se mettre à genoux devant elle pour orner son joli front d'une guirlande de bluets,

qui n'étaient pas d'un plus bel azur que les yeux d'Elvire. Ils se plaisaient à former des tresses où s'unissaient les blonds cheveux de ma mère, et ceux d'ébène qui tombaient en boucles sur le cou d'ivoire de Sophie : on eût dit, dans leurs yeux, voir Minerve à son aurore, cherchant à inspirer la sagesse à la fille de l'Onde. Mais en vain Sophie voulait tempérer la vivacité de sa cousine ; en vain ses grands yeux noirs prenaient l'expression la plus imposante, lorsqu'Elvire proposait quelque folie, ou s'égayait aux dépens des ridicules des pauvres humains : il fallait qu'elle finît par rire ; et l'amitié, la tendre sensibilité, réunissaient toujours celles que la nature avait formées d'élémens si opposés.

Le marquis félicitait son frère de

la raison, de la justesse d'esprit de sa Sophie; le comte lui disait : Oui, Sophie sera la plus parfaite des femmes ; mais Elvire en sera la plus aimable. Hélas! douée de toutes les graces, de toute la sensibilité possible, ma mère, mon infortunée mère a fait le malheur de sa famille, malgré son amour pour elle ; tandis que la vôtre, mes cousines, n'a vécu que pour la gloire de ses parens et la félicité de tout ce qui l'entoure.

Les années, en s'écoulant, semblaient accroître le bonheur de nos pères; la nature, la fortune, la gloire, les couronnaient de tous leurs dons. Les délicieux bocages de Chavançai s'étaient couverts quinze fois d'une verdure nouvelle, depuis l'heureux printemps où le comte et le marquis avaient prononcé sous leur ombrage

les sermens de chérir toujours leurs bien-aimées. Rien n'avait troublé leur union ; aussi le bonheur de la famille de Vermont était cité dans toute la province. Jamais il n'était plus parfait que lorsqu'ils étaient dans leurs terres ; les deux cousines s'y plaisaient infiniment plus qu'à la ville ; leurs talens, leur esprit, et sur-tout la bonté de leur cœur, les rendaient l'amour des habitans de Chavançai, et de tous les voisins leurs parens : il n'était point de père qui n'eût voulu obtenir la main d'une d'elles pour son fils. Déjà on les avait demandées plusieurs fois en mariage. Sophie, lorsque sa mère lui parlait d'un parti qui se présentait pour elle, lui répondait : Quel que soit l'époux que vous me présenterez, je l'accepterai sans peine, sûre

sûre que mon bonheur vous est plus cher que le vôtre. S'il était question d'une union qui pouvait l'éloigner de tout ce qu'elle aimait, elle soupirait, mais elle disait : J'ai rempli, autant qu'il était en moi, les devoirs de fille ; j'espère remplir ceux d'épouse et de mère ; et quand vous aurez fixé ma place, quelque peine qu'il m'en coûte pour m'éloigner de vous, je n'aurai aucune objection à faire. Elvire avait reçu de la nature la sensibilité la plus exaltée ; elle était accoutumée à ce qu'on ne contrariât aucune de ses volontés ; il est vrai que jusqu'alors elle n'en avait montré aucunes qu'on pût blâmer : mais elle était bien loin de paraître disposée à une soumission aussi entière que celle de sa cousine, sur le choix de celui qu'elle

se persuadait que son cœur seul devait rendre le maître de sa destinée; aussi assurait-elle que jamais elle n'épouserait que l'homme qu'elle aimerait, et qu'elle n'aimerait jamais qu'un homme qui ne la séparerait point de sa famille. Elle chérissait alors ses parens, sa Sophie avec une telle ardeur, qu'elle pâlissait à la seule idée de les quitter. Si on insistait sur un mariage qui la forcerait à habiter une autre province, elle fondait en larmes. Le marquis, qui aimait tendrement sa fille, lui promit dès-lors de ne jamais contraindre ses sentimens; mais il exigea d'elle en même temps qu'elle lui fît le serment de ne jamais se marier sans son consentement. Elvire le jura sans peine, car elle était persuadée que son choix

serait toujours approuvé par son père.

L'événement parut justifier ses espérances. On était prêt à retourner à Besançon, où, comme je vous l'ai dit, le marquis et le comte habitaient le même hôtel. Déjà les feuilles commençaient à tomber et annonçaient le triste hiver. Les soirées devenaient plus longues et plus froides; et Elvire, pour la première fois, sentait le besoin de distractions. Un soir, que son père et son oncle n'étaient pas encore rentrés, que la marquise et la comtesse s'étaient enfermées pour répondre à des lettres de Paris, les deux cousines étaient seules dans le salon; Sophie déchiffrait une sonate difficile : on venait d'allumer les bougies, et Elvire, la tête appuyée con-

tre le chambranle de la cheminée, regardait la flamme qui, dans un très-court espace, réduisait en cendres de très-gros morceaux de bois qui étaient dans le foyer. Elle se disait: Ainsi se consume la vie; tout brûle, tout détruit notre être, et il faut sans cesse de nouveaux alimens à ce feu qui nous dévore, au besoin de sentir qui nous agite. Il y a six mois que j'étais heureuse ici; maintenant je soupire après le moment du départ; je sens que je vais tomber dans la langueur, si rien ne vient animer les derniers momens que nous avons à y passer. Pourquoi mes parens, ma Sophie, ne suffisent-ils plus à mon bonheur! Et en disant cela, son cœur battait avec violence, et ses yeux se remplissaient de larmes, lorsqu'elle fut tirée de sa pro-

fonde rêverie par la voix de son père qui était déjà près d'elle, et qui lui disait : Venez, ma chère Elvire ! que je vous présente à mon plus ancien ami, à mon bon camarade le marquis de Chaumont, que j'ai été bien étonné de rencontrer chassant avec le baron de Sernan dans le bois de Chavançay ; il y a dix ans que nous ne nous étions vus, et je ne m'attendais pas à le trouver ce soir traconnant sur mes terres. Le marquis l'assura qu'il ne pouvait se repentir d'avoir enfreint l'ordonnance, puisqu'il devait à cette faute le plaisir de le voir un jour plus tôt, et de faire sa cour, dès le lendemain de son arrivée, à mesdames et mesdemoiselles de Vermon. Elvire, qui avait été très-surprise en voyant son père et son oncle avec des étrangers,

et qui n'était point remise du trouble dans lequel son ame était plongée avant leur arrivée, ne répondit que par une révérence au compliment du marquis. Ma mère, qui avait toujours montré la plus noble assurance, parut, pour la première fois, interdite et agitée : il est vrai que M. de Chaumont n'était pas seul; le baron de Sernan l'accompagnait; c'était un jeune homme d'une taille remarquable, dont la figure, aussi douce que noble, peignait la belle ame. M. de Chaumont, qui était son tuteur, apprit à mon aïeul que son jeune ami, resté avant l'âge de six ans sans parens, avait été élevé par la comtesse de Valmon, sœur aînée de sa mère, ainsi que son jeune frère le chevalier de Sernan, dont le bouillant caractère, la

passion pour les exercices militaires et la poésie contrastaient avec la raison et la philosophie qui semblaient avoir été le partage du jeune baron dès sa naissance, sans lui ôter le charme de la sensibilité. Aussi devint-il le favori de la comtesse, qui se piquait de montrer un grand mépris pour toutes les distinctions, et sur-tout pour le métier des armes, qu'elle n'appelait qu'un brigandage. La préférence qu'elle lui marquait, fut augmentée par les folies du chevalier; et sans la tendresse du baron pour son frère, ce jeune homme eût été fort malheureux. M. de Sernan, quoiqu'il fût l'aîné, n'avait que peu de fortune, et ne pouvait espérer qu'une très-petite portion de celle de la comtesse; car elle avait beaucoup d'autres neveux :

mais cette dame, qui vient de mourir, avait tellement concentré ses affections sur le baron, qu'elle lui a laissé tout son bien par son testament, à condition toutefois qu'il ne paraîtrait jamais à la cour, vivrait libre de tout emploi, et habiterait le superbe château de Veimar en Franche-Comté, où elle était née, et où son mari, vieux courtisan, n'avait jamais voulu consentir à se fixer. Elle m'a nommé son exécuteur testamentaire, ajouta le marquis de Chaumont; et étant le plus proche parent de M. de Sernan, j'ai été de droit chargé de leur tutelle. C'est avec une grande satisfaction que j'ai vu mon pupille assurer près de la moitié de cet héritage à son frère; il ne s'est conservé que Veimar, où j'avais accepté de l'accompagner

avec d'autant plus de plaisir, que je n'ignorais pas que votre terre était près de la sienne. Je devais vous le présenter demain ; et ne sachant que faire cette après-midi, nous sortîmes pour tirer quelques lapins; et ne connaissant pas bien les limites des bois de Veimar, nous nous sommes trouvés dans ceux de Chavançai, où le plus heureux hasard vous a amené, cher marquis, au même moment. Elvire ne perdit pas un mot de ce récit, que M. de Chaumont faisait à voix basse à mon aïeul ; et tout ce qui lui eût paru très-simple dans toute autre circonstance, dans ce moment où, elle me l'a répété bien souvent, elle éprouvait pour la première fois ce vide de l'ame qui fait desirer d'autre bien que celui d'être fille et amie, lui sembla un événe-

ment extraordinaire. Elle leva timidement les yeux sur M. de Sernan, qui était assis près d'elle, et qui n'avait encore prononcé que les complimens d'usage. Ils rencontrèrent les siens ; elle le vit rougir et trembler ; elle en fut émue et baissa promptement ses regards. Cependant le seul coup d'œil qu'elle avait jeté sur le baron avait suffi pour lui faire remarquer qu'il était très-jeune et d'une figure agréable. Elle fut de mauvaise humeur contre elle-même d'avoir si promptement fait ses observations : elle se figura qu'elle éprouvait cette sympathie dont mille fois elle avait entendu son père railler impitoyablement ; et cependant elle ne put s'empêcher de desirer que M. de Sernan se mît au nombre de ses adorateurs ; car il paraissait

réunir tout ce qu'elle desirait dans un époux ; et sur-tout elle serait assurée qu'il ne l'éloignerait point de ses parens. Tandis que, toute à ses pensées, elle restait dans le plus profond silence, le cœur du baron n'était pas plus tranquille ; il éprouvait tous les feux de l'amour, toutes les atteintes d'une véritable passion, et toutes les craintes de ne pouvoir plaire à celle qui s'était emparée de toutes ses facultés. Madame de Vernon étant rentrée dans le salon, la conversation devint générale. M. de Chaumont, qui était enchanté de Sophie, y montra tout l'esprit possible ; et ma cousine, qui était aussi calme que ma mère l'était peu, sut dès cet instant apprécier les grandes qualités de votre père, et s'empressa de mériter tous les éloges qu'il lui

prodiguait. Ainsi le tuteur et le pupille, qui étaient arrivés libres à Chavançai, ne quittèrent cette maison qu'asservis pour toujours. Ils s'empressèrent de profiter de la permission qu'ils avaient reçue de mesdames de Vermon, de leur faire leur cour; et leur assiduité fit bientôt deviner au comte et au marquis de Vermon le véritable motif de leurs fréquentes visites. Ils attendirent avec d'autant plus d'empressement qu'ils se déclarassent, que leurs observations leur avaient prouvé que leurs filles accepteraient leurs offres sans chagrin. Enfin le marquis de Chaumont adressa à ses anciens amis ses vœux pour Sophie, et ceux du baron pour Elvire. MM. de Vermon, sans perdre de temps, passèrent dans l'appartement de la comtesse,

où étaient réunies ma mère, mon aïeule et Sophie, et leur firent part des propositions de M. de Chaumont, que les deux jeunes personnes reçurent avec la joie modeste qui convient, dans cette position, à des filles bien nées.

M. de Chaumont avait inspiré l'estime et l'attachement le plus sincère à Sophie. Ma cousine lui en a donné trop de preuves pour qu'on puisse en douter. Ma mère croyait obéir au plus doux penchant de son cœur, en couronnant les vœux du jeune baron; aussi lorsqu'ils vinrent recevoir de leurs bouches la confirmation de leur bonheur, les deux cousines leur dirent en rougissant, qu'elles consentaient avec plaisir à une union qui faisait le bonheur de leurs parens. Après ces douces pa-

roles, elles allèrent se jeter dans les bras de leurs mères, qui les couvrirent de baisers. Rien ne fut comparable à la joie qui anima cette journée. Tout dans ces hymens était convenable; le rang, la fortune. La certitude, comme je l'ai dit, qu'Elvire ne quitterait point ses parens, faisait la félicité de toute la famille; et Sophie lui disait : Tu consoleras ma mère pendant les instans que je serai forcée de passer à la cour avec M. de Chaumont. Le baron, qui avait perdu son calme ordinaire depuis que l'amour s'était emparé de lui, desirait avec impatience d'être l'heureux époux d'Elvire. Il demanda qu'on fixât le jour de son bonheur. On était à la fin d'octobre; on décida que les deux mariages se feraient à Besançon, le 15 décembre.

Faut-il, pour le bonheur de celle à qui je dois le jour, qu'on ait retardé le moment où elle devait être unie au baron! Hélas! si cet hymen eût été accompli, sa vie n'eût point été une longue suite de douleurs, et elle n'eût point disparu, avant l'âge, d'un monde dont elle devait faire l'ornement. Mais écartons un moment ces tristes pensées, pour vous peindre les derniers instans de bonheur que connurent nos parens. On était de retour à Besançon, et l'instant du mariage approchait.

Quand l'aurore aura encore éclairé quatre fois la terre, se disaient mesdames de Vermon, nos filles seront heureuses par l'union la plus fortunée. Ces tendres mères n'étaient occupées que de tout ce qui pouvait encore relever les charmes

de Sophie et d'Elvire, dans cette auguste cérémonie. Ce même jour l'on signa les deux contrats ; des corbeilles où était réuni tout ce que la magnificence et le goût peuvent offrir de plus précieux et de plus agréable, furent présentées par MM. de Chaumont et de Sernan, à celles qui devaient être dans peu leurs compagnes. Un repas magnifique termina cette journée, dont les heures eussent dû s'arrêter. En fuyant, elles entraînèrent avec elles toute la félicité de mes respectables parens. Plus de cinq lustres d'un bonheur inaltérable ne les mit point à l'abri des coups du sort ; plus il avait été fortuné, plus un instant le rendit affreux.

La comtesse de Vermon, qui avait toujours joui d'une santé parfaite,

et qui paraissait encore, à ce que m'a assuré ma mère, presque aussi jeune que sa fille, pendant le repas des accords, se sentit tout-à-coup saisie du plus violent mal de tête; elle l'attribua à la fatigue, et se contraignit pour ne point troubler une fête qui la rendait si heureuse. Mais quand on se fut retiré, elle ne put cacher à sa sœur l'excès de ses souffrances. La marquise, lui trouvant de la fièvre, fut alarmée de son changement. Cependant connaissant l'extrême sensibilité d'Elvire, et l'attachement de Sophie pour sa mère, elle ne parla point à ces aimables personnes de ses craintes. Aussi ma tante et ma mère, menacées du plus affreux des malheurs, s'endormirent bercées par l'espérance. Des rêves délicieux animè-

rent leur sommeil, et au moment où elles s'éveillèrent, tout était changé dans cette maison, jadis l'asile du bonheur. On n'entendait plus que gémissemens, dans ces lieux où la veille on n'était occupé que du soin de varier les plaisirs.

A peine la comtesse fut-elle dans son lit, que la fièvre redoubla : le délire le plus effrayant ne permit pas qu'on attendît le jour pour aller chercher son médecin. A son arrivée, son silence, son air morne, mirent votre aïeul au désespoir. Il lui demanda de ne point quitter la malade qu'il n'y eût du mieux. Le docteur y consentit, mais ses soins furent inutiles. A dix heures, lorsque ma tante et ma mère descendirent pour recevoir les embrassemens de la comtesse, elle ne les reconnut

point; et M. de Norval (c'était le nom du médecin) déclara au marquis qu'il n'y avait plus d'espérance de sauver sa belle-sœur, qui mourait d'une esquinancie portée au dernier degré. Son pronostic ne se vérifia que trop : les trois jours que la comtesse survécut à ce terrible arrêt, ne furent qu'une longue agonie; et dans la même journée, à la même heure où les flambeaux de l'hymen devaient s'allumer pour mesdemoiselles de Vermon, la mort frappa la plus tendre des mères et des épouses. On eût dit que le coup qui tranchait la trame de cette vie, dont chacune des actions avait été un trait de vertu, de bienfaisance, ou une preuve d'amour pour toute sa famille, allait anéantir l'existence de tout ce qui la chérissait. Mais je

vois que je me suis laissée emporter par ma sensibilité, en traçant ce récit, à des détails que les larmes que répand votre mère me prouvent qu'elle ne peut encore supporter, dit Caliste en interrompant sa lecture. Ah! ma chère protectrice, ajouta-t-elle avec une sensibilité aussi vraie que touchante, pardonnez si j'ai fait couler vos pleurs; comment ai-je pu imaginer que le temps cicatriserait de semblables plaies!

Madame de CHAUMONT.

Viens m'embrasser, chère Caliste! et crois que je ne puis t'en vouloir de faire couler des pleurs qui n'ont plus rien d'amer; il est certain que le souvenir d'une perte qui m'est toujours présente, m'a causé une vive émotion; mais je ne puis

jamais entendre trop souvent prononcer le nom de ma mère. Malheur à qui peut vouloir oublier les objets de sa tendresse !

ÉGLÉ.

Oublier ce qu'on a aimé ! ah ! c'est impossible. Je sens que si je perdais ma mère, le même tombeau nous renfermerait toutes deux.

Madame de CHAUMONT.

Toujours de l'exagération, mon Eglé! Pour prouver ton amour pour moi, tu insultes à celui de toutes les filles. Non, on ne meurt point d'une semblable infortune, parce qu'il reste d'autres devoirs à remplir; et si tu me perdais, j'ose croire qu'ainsi que moi, qui fus privée de ma mère, tu serais occupée de consoler ton père....

ÉGLÉ.

Ah ! ma mère, vous seule savez joindre à la sensibilité, le courage et la résignation.

ALBERTINE.

Ne parlons point de semblable malheur ! cette idée seule est capable de m'empêcher de rire, au moins pendant huit jours....

ERNEST.

Toi ! rien ne peut faire un semblable miracle. *A Caliste, avec un dépit concentré :* Mais, ma charmante cousine ! continuez, de grace, une narration qui doit, dites-vous, nous apprendre à vaincre nos passions.

SÉRAPHINE.

Les vaincre, n'est pas assez ; les éteindre, mon frère, voilà ce qu'il

faut pour le bonheur; et l'amour seul de l'étude peut nous faire atteindre à ce but.

ARCHEM.

Vous en êtes, mademoiselle, un exemple frappant.

ALBERTINE, *bas à son maître.*

Et vous en êtes bien fâché, mon cher maître!

Madame de CHAUMONT.

Je ne te demande pas, Albertine, d'être huit jours sans rire; mais je voudrais, au moins, que les larmes que tu me vois répandre au souvenir de ma mère, t'empêchassent, au moment même, de dire des méchancetés; car je lis sur ta physionomie, que c'en est une que tu viens d'adresser à ton maître; et, pour mettre fin à tes railleries, nous allons

nous séparer. Pardonnez-moi de vous quitter sitôt, monsieur Domandi; mais je suis hors d'état d'écouter, dans cet instant, la suite du récit de Caliste, qui le reprendra demain.

DOMANDI.

J'attendrai cette lecture avec une grande impatience; tout ce qui a trait, madame, à votre famille, a pour moi le plus grand intérêt.

ÉDOUARD.

Comment pourrait-on ne pas éprouver ce sentiment pour tout ce qui a rapport à madame la marquise et à ses charmantes filles !..... Malgré que ces mots ne fussent que ceux qu'aurait pu dicter la simple politesse, ils firent soupirer Eglé, et sourire Albertine. Séraphine, cherchant dans son imagination à résoudre un problême que lui avait donné

donné, le matin, M. Archem, n'y fit pas plus d'attention que Caliste, qui, la tête appuyée sur sa main, était toute au souvenir des malheurs de sa famille, et à la pensée de ceux qu'elle redoutait pour elle-même. Mais aucun des mouvemens qui se passaient dans les ames de ses enfans, n'échappant à madame de Chaumont, elle se leva sur-le-champ, pour empêcher Eglé de se livrer plus long-temps à son émotion, et pour ne pas donner le temps à la folle Albertine de s'égayer à ses dépens....

ONZIEME SOIRÉE.

La demeure de Domandi, autrefois habitée par des cœurs aussi calmes qu'heureux, ne renfermait maintenant que des êtres agités par la fièvre des passions; ou les inquiétudes, la tendresse paternelle, l'amour, ses craintes, ses espérances, occupaient presque toutes les facultés de M. Archem et de ses élèves. Madame de Chaumont, la meilleure des mères, et qui eût donné avec joie ce qui lui restait d'années à compter, pour assurer la félicité de ses enfans, n'étant pas seule maîtresse de leur sort, se livrait aux plus pénibles réflexions, en pensant qu'ils dépendaient d'un homme qui

joignait, comme nous l'avons dit, aux qualités les plus précieuses, une grande sévérité, et l'opinion la plus étendue du pouvoir des parens. Pouvait-elle être sûre qu'il consentît à remplir les vœux de ces êtres chéris, qu'elle était certaine de voir en proie à la douleur, si on les séparait des objets de leur amour? Le bon, le respectable hôte de la famille de Chaumont n'était pas non plus exempt de troubles; il avait deviné le secret de son fils, et craignant mille obstacles à son mariage avec Eglé, il tremblait pour son bonheur. Les êtres fortement occupés sont peu susceptibles de vivre en société; aussi, depuis le rétablissement d'Ernest, chacun semblait se fuir; on ne se réunissait que le soir. Le jour qui suivit le récit de Caliste, fut plus

triste que les autres. On en devinera sans peine la raison. Les deux jeunes gens affrontèrent les neiges, et sous prétexte de chasser quelque timide gazelle, ils employèrent le temps à s'entretenir d'Eglé et de Caliste, qui, de leur côté, le passèrent à songer à eux, mais qui, n'osant s'avouer les secrètes pensées de leur ame, n'avaient point desiré de se rencontrer. Enfin les deux amis rentrèrent. Madame de Chaumont, qui était restée enfermée jusqu'à ce moment, descendit et entra dans la bibliothèque, accompagnée de Caliste et d'Eglé, qu'elle avait été chercher dans la salle de l'hospice. Elles trouvèrent Séraphine traçant une carte ; et Albertine dessinant la caricature d'un original qui était arrivé ce jour-là chez M. Domandi.

MM. Domandi et Archem ne se firent point attendre : on s'assit auprès du foyer ; et le père d'Edouard s'adressant à Caliste, lui dit : Si madame de Chaumont veut bien le permettre, vous nous ferez le plus grand plaisir, mademoiselle, de recommencer, dès ce moment, le récit des événemens qui font couler vos pleurs. Caliste, qui craignait l'épreuve où elle s'était déjà trouvée, si on faisait de la musique, fut enchantée qu'on lui demandât de continuer l'histoire de sa mère ; et elle la reprit ainsi :

Suite de l'histoire d'Elvire de Vermon.

Du moment où la mort eut fermé les yeux de la comtesse, le bonheur

qui avait si constamment souri à sa famille, fut détruit. Elle entraîna dans sa tombe toute la joie et la prospérité de ceux qui, en la voyant privée de la lumière, ne pouvaient croire qu'ils eussent jamais de plus cruel sujet de douleur; tandis que dans peu ils la trouveront heureuse d'avoir échappé aux profonds chagrins qui les attendent.

Il est impossible de peindre le désespoir d'un époux, d'une fille, d'une sœur, qui perdaient l'amie la plus tendre et la plus chère, encore dans la force de l'âge, et au moment où ils ne pouvaient le redouter. Cette mort leur parut encore plus horrible, en songeant que le deuil, de lugubres cyprès, allaient remplacer les myrtes de l'amour, qui devaient ce même jour couronner les fronts

d'Elvire et de Sophie. Elles sont suspendues, ces fêtes d'hymen ; une fille éplorée n'ira point prononcer de doux sermens au pied des autels, au moment où elle a perdu celle à qui elle doit l'existence ; et M. de Chaumont est le premier à approuver la résolution que forme Sophie, de ne serrer les nœuds qui doivent les unir, qu'après la fin de son deuil. Mais le baron de Sernan, que l'ardeur de son amour pour Elvire rendait impatient de porter le titre de son époux, ne fut pas maître de contenir sa douleur, quand celle qu'il adorait déclara que rien ne la ferait consentir à se marier avant Sophie. Elle ajouta, qu'elle chérissait la comtesse à l'égal de sa mère, et que six mois consacrés à la pleurer, ne seraient pas un terme

trop long au gré de sa douleur. Le baron eut beau la presser, la conjurer de ne pas le condamner à une si longue attente; tout fut inutile, et elle resta inexorable; car elle tenait du comte, son père, une fermeté dans ses opinions, que rien ne pouvait ébranler.

Aussitôt que le comte fut en état de soutenir la voiture, car il avait été près de quinze jours entre la vie et la mort, après celle de sa femme, toute la famille partit pour Chavançai, où les précieux restes de madame de Chaumont avaient été transportés. Ce lieu seul pouvait convenir à ceux qui la pleuraient. Le marquis de Chaumont avait été forcé de se séparer de Sophie presque à l'instant où la comtesse était descendue dans la tombe; des or-

dres de la cour le rappelaient. Il partit, l'ame brisée de la douleur de celle qu'il chérissait ; mais, certain qu'aucun événement ne la ferait changer, il se résignait à une absence qui ne pouvait que reculer son bonheur, sans le rendre douteux. Pour M. de Sernan, il jura de rester dans sa terre tout le temps qu'Elvire passerait à Chavançai, et obtint du marquis et de la marquise de Vermon de les accompagner. Pendant la route, il se disait : Je vais vivre près d'elle ; je la verrai chaque jour : puisqu'elle veut consacrer aux pleurs les instans qu'eût pu réclamer ma tendresse, mes larmes se confondront avec les siennes ; je finirai sûrement par les tarir, et lorsqu'elle sera à moi, elle ne connaîtra plus que la joie et la

félicité. Ces pensées avaient rendu du calme à son cœur. Quelques jours se passèrent, et Elvire, par un contraste rare et plein de charmes, qui réunissait à une sensibilité semblable à celle d'Eglé, une gaîté aussi vive que celle d'Albertine, avait repoussé toute consolation. Elle parut enfin touchée de celle que le baron lui prodiguait. Sophie, dont la douleur profonde avait une expression calme et douce comme son caractère, fut enchantée de voir sa cousine se livrer avec moins de violence aux transports de son désespoir; et, sûre qu'elle se modérait, elle consentit à aller avec elle pleurer sur la tombe de sa mère. Sernan les y accompagna, et osa demander dans ce lieu saint, à son Elvire, le serment de ne pas prolonger le terme

fixé pour son bonheur. Elvire le promit aux mânes de son amie, de sa seconde mère ; et de Sernan, heureux de cette promesse, à laquelle il crut que rien ne pouvait faire manquer Elvire, retourna chez lui, le cœur plein d'une douce joie. Mais elle fut promptement dissipée. Son valet de chambre lui remit des lettres : il y en avait une d'une écriture inconnue ; il l'ouvrit à la hâte. Elle était d'un des amis de son frère, qui lui mandait que ce jeune homme, emporté par son goût pour la satire, avait fait des vers très-mordans contre le cardinal Dubois, qui venait de le faire mettre à la Bastille ; et il ajoutait que le crédit que le baron avait sur M. de ***, toujours très en faveur auprès du régent, pouvait seul faire briser les

fers du pauvre chevalier de Sernan.

Rien ne peut peindre le chagrin que cette nouvelle causa au baron. Il chérissait son frère, malgré la différence qui existait entre son caractère et le sien; et tout en blâmant son imprudence, il se promit de tout faire pour l'arracher à la captivité. Mais, pour y parvenir, il fallait partir, s'éloigner d'Elvire: cette pensée le mettait au désespoir. Cependant il ne se permit point d'hésiter; le devoir l'appelait au secours de son frère, et ses ordres, pour les apprêts du voyage, furent donnés dès le soir: il fixa son départ le lendemain à neuf heures.

La route qui conduisait à Paris, passait sous les murs de Chavançai; il pouvait donc, sans manquer à

l'amitié, consacrer encore une heure à l'amour. Il s'arrêta auprès du château du père de son Elvire : la famille était réunie pour déjeuner, quand on l'annonça. Sa présence inattendue causa une douce émotion à ma mère. Elle sourit, et le baron put lire dans ses yeux le plaisir qu'elle éprouvait en le voyant. Plus il se croyait certain de son amour, plus le sacrifice qu'il faisait était cruel. Il apprit à son amie et à ses parens le malheur du chevalier. Elvire y parut si sensible, lui répéta si souvent l'assurance de ne point l'oublier; elle lui dit avec tant d'ingénuité que son absence lui causerait infiniment d'ennui, qu'il partit plus amoureux et plus confiant que jamais.

Elvire éprouva un si grand vide

pendant l'absence du baron, qu'elle fut plus convaincue que jamais, qu'elle l'aimait avec cette passion que, pour son malheur, elle imaginait qu'il fallait ressentir pour celui à qui on donnait sa foi. Elle le disait à Sophie, qui l'assurait, au contraire, qu'elle croyait qu'une estime réfléchie, une amitié douce et tranquille, rendaient plus heureuse une union où tout était grave et respectable. Ah! ma Sophie, reprenait ma mère, nous sommes loin de penser de la même manière. Si je n'éprouvais pour le baron que le tranquille sentiment que vous inspire M. de Chaumont, jamais il ne serait mon époux. Il faut que j'aime avec ardeur, pour consentir à perdre ma liberté; et si quelque événement pouvait, avant que je fusse engagée pour jamais,

me faire imaginer que je n'aimerais pas toujours ainsi M. de Sernan, quelque avancé que fût mon mariage avec lui, il ne s'accomplirait pas; je vous en donne ma parole. ..... Votre mère, mes chères cousines, était très-affligée en voyant Elvire croire à la possibilité de rompre avec le baron; elle connaissait parfaitement le caractère de son oncle. La parole du marquis, même sur les choses les moins importantes, était sacrée; et les intérêts les plus majeurs n'auraient pu l'y faire manquer. Après la religion du serment, il ne connaissait rien d'aussi important que l'opinion publique; il aurait sacrifié son bonheur à la crainte d'être mal jugé, ou seulement tourné en ridicule. Aussi, pour mon aïeul, M. de Sernan et Elvire étaient-ils

unis irrévocablement; et Sophie était bien certaine que si sa cousine pouvait changer pour le baron, et refuser de le prendre pour époux, elle serait aussi infortunée qu'elle avait été heureuse jusqu'alors. Hélas! ses craintes ne furent que trop réalisées; et la belle, la sensible Elvire, dont les charmes, les précieuses qualités devaient faire la gloire de sa famille, allait, en se laissant emporter par la chaleur de son ame, par l'exaltation d'une imagination de feu, faire le désespoir de tout ce qui l'aimait.

Le baron, qui avait cru obtenir sur-le-champ, par madame de***, dont le père était l'ancien ami du sien, que le régent signât l'ordre de la liberté de son frère, éprouva que le crédit d'un ministre l'emporte toujours sur la volonté du souve-

rain; car, au bout de quatre mois de sollicitations, il n'avait encore que des espérances. Les lettres qu'il écrivait au marquis de Vermon, étaient sa seule consolation; et après en avoir reçu la permission de la mère d'Elvire, il y joignait quelques lignes pour l'objet de sa tendresse, à qui il se plaignait de son malheur, et de la crainte qu'il avait que le chevalier ne fût pas libre avant le terme fixé pour sa félicité. Et Elvire souhaitait encore son retour, car rien n'avait dissipé l'illusion qui lui faisait penser qu'elle aimait Sernan.

Un matin, qu'on avait reçu une de ses lettres, où il paraissait plus tendre que jamais, et que les expressions de son amour avaient porté la joie dans le cœur d'Elvire, elle proposa à Sophie de venir faire une

promenade dans les bois de Chavançay. Votre mère accepta, et elles partirent sans être accompagnées de Marthe, leur gouvernante, parce que cette fille était malade. On était aux premiers jours du printemps; les arbres, couverts d'une verdure nouvelle, adoucissaient les rayons du soleil sans les intercepter. La violette et le muguet embaumaient l'air, que les oiseaux faisaient retentir de leurs concerts : tout disposait l'ame aux tendres impressions; et celles qu'éprouvèrent Sophie et Elvire étaient si vives, qu'à peine elles parlaient, tant elles eussent craint de rompre le charme sous lequel elles étaient enchaînées. Elvire avait passé son joli bras autour de la taille de Sophie; et ainsi enlacées, elles marchaient depuis plus

d'une heure au hasard, quand elles aperçurent enfin qu'elles s'étaient égarées. Elvire, que rien n'intimidait, et qui ne montrait jamais tant de gaîté et de calme qu'au moment où tout autre eût été découragé, rit de cette aventure. Sophie s'en affligea ; elle craignait, si elles ne se retrouvaient promptement, que leur absence prolongée n'inquiétât leurs parens. Elvire assura qu'elles ne pouvaient être fort loin, et engagea sa cousine à avancer du côté où elle croyait que Chavançay était situé. La route qu'elles prirent les conduisit enfin hors du bois. Une prairie, qu'une petite rivière traversait, s'offrit à leurs regards. Ciel ! dit Sophie, nous nous sommes assurément bien éloignées ; ceci ne ressemble en rien à Chavançay. —

Non, ma cousine : mais regarde ce village à l'autre bord de cette rivière ; c'est celui qu'habite la vieille Hélène, une des femmes de notre aïeule, chez qui, l'été passé, nous avons été goûter avec Marthe. — Tu crois, Elvire, que c'est là que demeure Hélène ? — J'en suis assurée, et cette tour en ruine, ce clocher de forme gothique, ne me laissent aucun doute : ainsi il n'y a plus de chagrin à avoir ; car, une fois que nous serons chez Hélène, elle nous donnera un guide qui nous reconduira à Chavançai. — Voilà qui est parfaitement vu, Elvire ; mais nous ne sommes pas dans ce village, et nous ne pourrons pas même y arriver. — Et pourquoi, je te prie ? — Tu veux donc passer cette rivière à la nage ? — Non, mais la traverser d'une manière fort

commode. Vois-tu, Sophie, cette petite barque attachée au rivage? je suis, comme tu sais, un habile pilote; nous monterons dans ce bateau, et en moins de rien nous serons sur l'autre bord.

Pendant ce dialogue, votre mère et la mienne étaient arrivées près de la nacelle. Sophie combattait avec force le projet d'Elvire, qu'elle regardait comme fort imprudent. Elle cherchait des yeux si elle n'apercevrait point quelque paysan qui eût pu les conduire : aucun ne se présentait. Elvire l'assurait qu'il n'y avait nul danger; qu'elle était certaine qu'il ne leur arriverait aucun accident. Le soleil commençait à fuir de l'horizon ; Sophie se représentait l'inquiétude de ses parens : elle se rendit donc enfin au desir

d'Elvire. Aussitôt ma mère employa toutes ses forces pour défaire le nœud qui arrêtait la nacelle au tronc d'un saule : il finit par céder. Sophie, qui était épuisée par la faim et la fatigue, s'était, à la prière de ma mère, assise dans le bateau. Au moment où la corde qui le retenait se trouva déliée, il s'éloigna du rivage avec tant de rapidité, qu'Elvire n'y put entrer. Sophie, très-effrayée à cette vue, prend un aviron et essaye de se rapprocher du bord ; mais ses efforts sont vains. Elle les redouble, le bateau reste immobile. Elle se penche, et son poids, tout léger qu'il est, fait tourner la barque ; et Elvire voit sa cousine, son amie, disparaître sous les flots. Elle ne pousse pas un cri, pas une larme ne s'échappe de ses yeux : joindre

Sophie, la sauver ou périr avec elle, est tout ce qu'elle veut. Elle s'élance, elle vole à une mort certaine, lorsqu'un bras vigoureux la retient, et la repousse avec vivacité dans la prairie. A peine a-t-elle eu le temps de sentir ce double mouvement, qu'elle aperçoit un homme à la fleur de l'âge, que dis-je ? un dieu tutélaire, qui, fendant l'onde, plonge dans l'endroit où Sophie a été engloutie, et le voit paraître aussitôt soutenant Sophie dans ses bras. Elvire court au rivage, et y arrive au moment où l'inconnu y dépose son précieux fardeau..... Elle se précipite auprès de sa Sophie, elle l'appelle : qu'on juge de son effroi en la voyant pâle et sans mouvement! Elle croit qu'elle a cessé d'être; son sang s'arrête dans ses veines,

et elle est prête à mourir de la seule crainte de l'avoir perdue, quand son généreux libérateur, qui était à genoux près de Sophie et tenait son bras, assure à votre mère qu'il vient de sentir un léger battement, qui prouve que son amie existe. — Serait-il possible, monsieur ? Puis-je espérer encore que ses yeux se rouvriront ? Ah ! je jure, s'il est vrai que vous l'ayez arrachée au trépas, que quelque chose que vous me demandiez, je vous l'accorderai. — Cette promesse, mademoiselle, pourrait m'être bien précieuse ; mais elle n'est pas nécessaire pour me faire souhaiter de rendre à la vie un être qui paraît si intéressant. Tout, je vous le jure, me fait croire que nos soins ne seront pas inutiles. Elvire posa la tête de Sophie sur ses genoux ;

genoux, détacha des vêtemens de sa cousine tous ceux qu'elle pouvait ôter sans alarmer la pudeur, et que l'eau dont ils étaient imbibés rendait dangereux; puis elle la couvrit de sa mante et de l'habit de son libérateur, qui l'avait jeté sur le pré au moment où il s'était élancé dans la rivière. Ce jeune homme, pendant ce temps, s'occupait à frotter les tempes, le front, les mains de votre mère, avec de l'eau de la reine d'Hongrie, et lui faisait respirer des sels, que par bonheur il avait sur lui. Enfin, tous ses soins, et sur-tout les baisers brûlans d'Elvire, rendirent peu à peu Sophie à l'existence; ses joues et ses lèvres reprirent un léger coloris; elle poussa un profond soupir, ouvrit les yeux, et par un regard remercia Elvire et l'inconnu

de leurs soins. Alors la joie de ma mère devint aussi vive que son désespoir avait été violent. Elle adressa à l'inconnu les plus tendres témoignages de reconnaissance, le nomma son sauveur, son dieu; car, disait-elle, la vie de Sophie est plus pour moi, mille fois, que la mienne.

Après ces premiers transports, on songea aux moyens de quitter ces lieux, où on ne pouvait donner à votre mère les secours qui lui étaient nécesaires. Elle était revenue à elle; mais sa faiblesse et le tremblement qu'elle éprouvait, faisaient craindre, avec raison, qu'elle ne pût se soutenir, et encore moins marcher. Quel parti prendre! s'écriait douloureusement Elvire; car Sophie était encore dans cet état de souf-

france qui rend presque indifférens tous les événemens. Qu'allons-nous devenir ? Combien je me reproche mon imprudence! —Ah! mademoiselle, lui dit l'inconnu, ne vous affligez point ainsi ; les larmes que vous versez me déchirent le cœur ; il me sera facile, soutenu par le desir de vous plaire, de porter la belle Sophie jusqu'à la petite ville de***, qu'une portion de bois nous cache, et qui n'est qu'à une petite distance ; là, j'ai une voiture qui sera à vos ordres, mademoiselle, pour vous reconduire, avec votre belle amie, à Chavancai, dont je suis assez malheureux pour ignorer la route, mais dont nous ne pouvons être fort éloignés.

Elvire accepta, sans la moindre difficulté, ce parti, que la nécessité

pouvait peut-être faire tolérer, mais qu'assurément la prudente Sophie eût rejeté, dans la crainte de prolonger les instans passés seule avec un jeune homme qu'elle ne connaissait pas, si les évanouissemens dans lesquels elle tombait, et son extrême faiblesse, ne l'eussent empêchée de s'exprimer. L'inconnu la prit donc dans ses bras ; et Elvire, naturellement confiante, le suivit comme s'il eût été son frère, son ami. La reconnaissance pour les ames vertueuses est un lien qui les attache dès qu'elles éprouvent sa puissance. Le jeune étranger n'avait paru, aux regards d'Elvire, que pour mériter d'elle, par un service sans égal, ce sentiment qui n'est pénible qu'aux cœurs incapables de générosité. Elle savait qu'il était son libé-

rateur, et elle l'aimait comme tel, sans que les terribles émotions qu'elle avait éprouvées lui eussent laissé ni le temps, ni le desir de jeter sur lui un seul coup d'œil. Mais, un peu plus calme, elle tourna les yeux sur l'inconnu ; et ce premier regard fixa pour jamais son sort. Mille fois elle m'a peint ce moment où elle sentit se dissiper une illusion qui, si elle eût duré, aurait pu la rendre heureuse; mais une minute effaça de son cœur l'image de Sernan, et lui apprit, pour son malheur, à connaître le véritable amour. Jamais, il est vrai, on ne fut plus fait pour l'inspirer, que l'était le bel étranger. Cinq lustres accomplis avaient donné à sa physionomie toute l'expression et la noblesse qui accompagnent l'été de l'âge, sans

lui avoir rien fait perdre de la fraîcheur de la première jeunesse. Ses grands yeux, aussi vifs que doux, étaient couronnés par des sourcils d'ébène; un nez d'une forme parfaite, une bouche vermeille, qui ne s'ouvrait que pour laisser apercevoir des dents d'une blancheur éblouissante, rendaient sa physionomie aussi agréable que régulière. Sa taille svelte et élégante avait de si justes proportions, qu'il plaisait davantage que s'il eût été plus grand; et la sensibilité, la gaîté et l'esprit qui animaient chacun de ses mouvemens et de ses gestes, le rendaient si séduisant, qu'il était impossible qu'on pût l'entendre ou le regarder sans se sentir entraîné vers lui par un charme irrésistible. Hélas! Elvire n'éprouva que trop cet attrait

enchanteur ; et son ame s'y livra tout entière sans défiance. M. le vicomte d'Orsange, car enfin il s'était nommé à Elvire, avait éprouvé le même trouble au moment où il avait aperçu ma mère ; et craignant de perdre pour jamais le bonheur de la voir dès qu'il serait arrivé à D***, il ralentissait sa marche ; et feignant qu'il succombait sous le doux fardeau qu'il portait, il s'arrêtait presque à chaque pas, pour jouir plus long-temps de la vue de celle qui lui inspirait déjà la plus vive tendresse. Ce fut pendant ce temps, qu'il apprit à Elvire qu'il était fils unique du comte d'Orsange, mort depuis peu de mois dans ses bras, et dont la carrière, aussi brillante qu'utile à sa patrie et à sa famille, avait été terminée par une action

d'éclat, auprès de Fontarabie. Le vicomte, qui avait fait ses premières armes sous les yeux de son père, et qui était devenu son émule, ne pouvait soutenir la douleur que sa perte lui causait. Ses amis le voyant dépérir, sollicitèrent et obtinrent pour lui un congé. Il parcourut le midi de la France, sans que les scènes variées qui se présentaient à ses regards pussent diminuer ses regrets, que l'immense fortune que son père lui avait laissée ne pouvait adoucir. —Je voyage à petites journées, dit-il à Elvire, et je m'arrête dans tous les lieux où je trouve des objets dignes de ma curiosité, ou qui peuvent intéresser ma sensibilité. J'étais arrivé depuis deux jours à D***, et invité par une soirée délicieuse, mon bon génie m'inspira le desir de

parcourir ces bois. Je sortis seul. Les malheureux, tant qu'ils n'ont pas trouvé un cœur digne de les entendre, ne sont bien que dans la solitude. J'arrivais dans la prairie en même temps que vous et votre belle cousine. Charmé, étonné en apercevant tant de beauté et de graces dans ce lieu sauvage, je m'arrêtai, et caché par des arbres, je suivais tous vos mouvemens. Je vis la belle Sophie entraînée par la rapidité du courant ; je m'avançais pour vous offrir mon secours, quand la nacelle chavira. Vous savez le reste ; mais ce dont vous ne pouvez avoir d'idée, mademoiselle, c'est la terreur qui me saisit lorsque je vous vis prête à vous élancer dans les flots. Je bénis le ciel d'avoir donné assez de rapidité à ma course pour

vous arrêter. Si je n'eusse pu vous sauver, vous et votre belle cousine, je jure que la mort nous aurait réunis..... Elvire fut étonnée du feu avec lequel il prononça ces mots; elle rougit, trembla, et ne sut si elle devait s'affliger ou se réjouir en apercevant les murs de D***.

L'auberge où étaient les chevaux du vicomte, était à l'entrée de la ville. Elvire, qui ne pouvait se défendre d'un sentiment pénible en pensant qu'elle allait peut-être se séparer pour toujours de M. d'Orsange, était cependant bien aise d'arriver; car, malgré ses soins et ceux du vicomte, votre mère, loin d'éprouver aucun soulagement, était retombée dans un évanouissement aussi effrayant que dangereux; et Elvire, qui devançait le vicomte pour

avoir plutôt les secours des hommes de l'art, était si occupée de l'état de son amie, qu'elle ne faisait pas même attention aux clameurs des habitans de D***, qui se mettaient à leurs croisées et sortaient de leurs maisons pour examiner et suivre ces trois intéressantes créatures, qui offraient, il est vrai, le tableau le plus bizarre. Figurez-vous une belle personne, presque sans mouvement, couverte d'un habit d'homme, les cheveux épars, la pâleur de la mort sur le front, portée dans les bras d'un inconnu dont les vêtemens étaient dans le plus grand désordre, précédée d'une jeune fille jolie comme les amours, ayant dans les regards l'expression de la douleur, marchant à pas précipités, fendant la foule qui gênait ses pas, et parais-

sant ne rien voir, ne rien entendre; et vous comprendrez facilement qu'il n'en fallait pas tant pour mettre en action la curiosité des habitans d'une petite ville. Il y en eut parmi eux qui reconnurent mesdemoiselles de Vermon, qui les nommèrent; un, entr'autres, s'avança à la rencontre d'Elvire pour lui parler; mais elle le repoussa, et s'élança dans la cour du Grand-Cerf. Qu'on juge de sa surprise en y apercevant le comte de Vermon! A cette vue elle jette un cri, et sans rien considérer, elle va tomber aux pieds de son oncle. Le comte, qui n'était amené à D*** que par l'inquiétude sur le sort de sa fille et de sa nièce, dont l'absence prolongée avait porté le trouble et le désespoir dans leur famille, qui avait envoyé dans tous

les environs à leur recherche, ne sait que penser en voyant Elvire seule à D***, dans un état qui peignait tout le trouble de son ame. Il la relève, la presse contre son sein, l'interroge; elle ne peut répondre, elle craint de déchirer le cœur de ce bon père. Elle tremble d'entendre sortir de sa bouche les reproches que mérite son imprudence. Elle pleure, elle soupire. Son silence cause un si grand effroi au père de Sophie, qu'enfin Elvire s'apercevant de son inquiétude, et certaine qu'il est en proie aux pensées les plus funestes, s'écrie : Sophie existe! mon oncle, vous n'en pouvez douter, puisque me voilà; mais elle est malade, fort malade. La certitude que sa fille n'est point morte, comme il l'avait craint, rend quelque joie

au comte; il demande où elle est: et à ce moment le vicomte arrive avec Sophie. Elvire court à sa rencontre, et le montrant à son oncle, elle lui dit: Voilà son libérateur, celui à qui je dois plus que la vie, puisqu'il l'a sauvée; et avec la chaleur qu'Elvire mettait dans tous ses discours, elle raconte à la hâte au comte son imprudence, ses suites cruelles, et la conduite généreuse de M. d'Orsange. M. de Vermon, qui aimait d'une tendresse égale et ma mère et la vôtre, ne peut adresser aucun reproche à Elvire, et ne sent que le bonheur que ses enfans aient échappé à une mort certaine, si le ciel n'eût envoyé d'Orsange pour les y soustraire. Il ne trouve d'expressions que pour la reconnaissance. Cependant l'état de Sophie

demande des secours prompts. L'hôtesse du Lion-d'Or, qui n'était pas moins curieuse que les habitans de D***, et qui, en outre, prenait un grand intérêt au vicomte, parce qu'il était riche, n'avait point manqué d'accourir à sa rencontre, pour savoir par quel accident il rentrait ses vêtemens mouillés et le front couvert de poussière et de sueur, et sur-tout portant dans ses bras une belle demoiselle à demi-morte. Dès qu'elle fut instruite des causes très-naturelles d'événemens qui lui paraissaient très-extraordinaires, elle écarta la foule qui s'était amassée dans sa cour, appela ses servantes pour apprêter sur-le-champ un lit et tout ce dont Sophie pouvait avoir besoin, et envoya son premier valet pour chercher le chirurgien de la ville.

M. de Vermonne voulut s'en remettre à personne pour porter sa Sophie jusque dans sa chambre; et l'ayant reprise des bras du vicomte, il ne la quitta que pour donner le temps à sa cousine et à l'hôtesse de la mettre dans un excellent lit, dont la chaleur ne tarda point à lui rendre une partie de sa santé. Aussi, lorsque le docteur arriva, il ne lui trouva plus que beaucoup de faiblesse, et il assura qu'après que la malade aurait pris une potion fortifiante, et dormi une heure, elle serait en état de retourner à Chavançai, dont D*** était éloigné de deux lieues.

Cette promesse porta la joie dans tous les cœurs. Sophie, qui avait repris la faculté de s'exprimer, adressa les plus vifs remercîmens au vi-

comte, qui avait demandé la permission de venir s'informer de ses nouvelles. Elle consolait Elvire, et rassurait son père. M. de Vermon, qui avait connu le père du vicomte, et qui avait eu pour ce brave militaire toute l'estime qu'il méritait, engagea M. d'Orsange à venir passer quelques semaines à Chavançai. Accordez-nous, lui disait-il, monsieur, le bonheur de posséder celui à qui nous devons la conservation de tout ce que nous avons de plus cher au monde. Vous voyagez, m'a dit Elvire, pour chercher à vous distraire d'une douleur trop profonde pour qu'elle vous permette de vivre dans une société que les pleurs fatiguent : mais qui peut les essuyer, si ce n'est ceux qui vous chériront comme un fils? Vous avez perdu un

père, vous retrouverez une famille à Chavançai. Le vicomte, que ces mots mirent au comble de la joie, n'accepta cependant qu'après les plus vives instances. Sophie crut qu'il lui était permis d'y joindre les siennes. Son ame calme ne craignait point d'exprimer la reconnaissance qu'elle ressentait pour le vicomte. Elvire seule ne dit rien à son libérateur, car elle tremblait que ses expressions ne décelassent le trop vif intérêt qu'il lui inspirait; mais d'Orsange put lire dans ses regards, qu'elle le verrait accepter de les accompagner, avec un grand plaisir. Il n'en fallut pas davantage pour le déterminer; et on partit. M. d'Orsange monta le cheval de M. de Vermon, et ce bon père se plaça dans le fond du carrosse du

vicomte avec sa fille, qui était entièrement remise, et cherchait à prouver au comte, par sa douce gaîté, qu'il ne devait avoir aucune inquiétude de son état. Pour Elvire, placée sur le devant de la voiture, le coude appuyé sur la portière, elle était plongée dans la plus profonde rêverie. La clarté brillante de la fille de Latone lui permettait de suivre chacun des mouvemens du vicomte, qui cherchait sans cesse ses regards. Ciel! se disait-elle, aimerais-je d'Orsange? me serais-je trompée en croyant chérir le baron? S'il en est ainsi, si ce n'est pas la reconnaissance seule qui fait battre mon cœur à la vue du vicomte, il faut rompre des liens qui ne peuvent être heureux qu'autant qu'ils sont serrés par l'amour: quelles que

puissent être les suites de ma franchise, que Sernan sache que j'ai cessé de l'aimer!

Ces réflexions ne furent interrompues que lorsqu'on arriva à la grille du château de Chavançai. On l'ouvre à la voix du comte, et Paul, le vieux concierge, le seul des gens du château qui ne fût point avec le marquis à parcourir les environs pour retrouver Sophie et Elvire, reconnaissant ses jeunes maîtresses, s'écrie, transporté de joie: Les voilà! les voilà! elles ne sont pas perdues. Madame de Vermon, qui entend ces mots, s'élance de son appartement et arrive sur le perron dans l'instant où le vicomte donnait la main à Elvire et à Sophie pour descendre de voiture. Elles se jettent dans les bras de celle qui les

regarde comme ses deux filles ; et c'est le premier instant de bonheur que la marquise ait éprouvé depuis celui qui lui a ravi une sœur adorée. Aussi partage-t-elle tous les sentimens du comte pour M. d'Orsange, et joint-elle ses prières aux siennes pour qu'il reste à Chavançai. Mon aïeul revenait alors le cœur navré de tristesse et d'inquiétude; il tremblait d'arriver et de ne trouver aucune nouvelle de sa fille et de sa nièce. Il entre dans la cour, les voit. La joie qu'il ressent se communique à ses expressions, qui étaient naturellement froides quand sa sensibilité n'était pas surprise par une émotion inattendue ; aussi témoigna-t-il au vicomte, avec beaucoup plus de chaleur qu'il n'aurait fait dans une autre circonstance, sa reconnais-

sance et le desir qu'il ne quittât point Chavançai. Cependant le vicomte, que toute une famille, aussi aimable qu'intéressante, suppliait de ne point lui dérober le plaisir de lui prouver l'attachement qu'elle lui avait voué, ne crut point devoir plus long-temps combattre le desir qu'il avait de ne pas s'éloigner d Elvire; et il était établi à Chavançai, quand mon aïeul aurait bien souhaité, au fond de l'ame, n'avoir pas été forcé par les circonstances à l'inviter d'y demeurer. Comme s'il eût prévu tous les maux que sa présence lui causerait, il fut le seul de sa famille qui ne se laissa pas entraîner au charme séducteur qui environnait le vicomte. S'il m'est impossible de cacher ses torts, au moins il m'est doux de rendre justice aux

dons précieux qu'il avait reçus de la nature. Jamais aucun homme ne joignit à une aussi belle figure, à une tournure aussi noble et aussi élégante, un esprit plus agréable, des connaissances plus étendues, une plus grande facilité de s'exprimer, une sensibilité plus expansive, plus profonde, une plus grande générosité et une plus véritable magnificence; aussi était-il aimé de tous ses égaux, chéri, respecté de ses inférieurs, et sur-tout des malheureux, qu'il ne laissait jamais sans consolation et sans secours. Tant de vertus et de qualités, que l'on trouve si rarement ensemble, pourront peut-être excuser en partie ma mère, d'avoir tout brassé pour s'unir à celui qui les possédait. Je ne peindrai point les défauts du vicomte; les

événemens dont je dois suivre le cours, vous apprendront assez que la beauté, l'esprit, le cœur le plus parfait, ne suffisent point dans un époux.

ALBERTINE.

Non, il lui faut encore de la gaîté.

SÉRAPHINE.

L'amour de l'étude, et sur-tout les connaissances les plus étendues.

Madame de CHAUMONT.

Voilà donc les seules choses, mes chères filles, que dans votre imagination vous trouviez à ajouter au portrait que Caliste vient de tracer du vicomte d'Orsange!

Les trois sœurs ensemble.

Mais, que desirer de plus?

Madame

Madame de CHAUMONT.

Une ame calme et ferme, se possédant toujours dans l'adversité comme dans la prospérité, sachant combattre et vaincre toutes les passions; enfin, une vertu tellement à l'abri de tous reproches, que celle qui s'est unie à un homme tel que je le demande, puisse suivre aveuglément sa volonté. N'oubliez jamais, mes amies, que ce qu'il faut examiner, avant toute chose, dans celui qui doit diriger notre conduite, dont le sort, la réputation de nos enfans dépendent, c'est s'il est vraiment estimable : la beauté, l'esprit, la sensibilité même, ne font que le charme des premiers mois qui suivent l'hymen; l'austère vertu des principes que rien ne peut ébranler, assure le bonheur de toute la vie.

Tel fait les délices de la société, qui fait répandre les larmes les plus amères à la femme assez imprudente pour se laisser éblouir par les graces de son esprit. Mais voilà un discours que je crois inutile, car je compte assez sur votre jugement, pour être persuadée que l'exemple de ma pauvre Elvire sera pour vous une leçon plus utile que tout ce que je pourrais dire.

Pendant que madame de Chaumont adressait à ses filles ces sages conseils, Ernest s'était approché de Caliste, et lui parlant à voix basse, il se plaignait amèrement de ce qu'il appelait sa froide raison, et sur-tout de la sévérité avec laquelle elle jugeait les êtres vraiment sensibles, qui ne consultaient que leur sentiment dans un choix que le cœur

seul, disait-il, devait sanctionner. La pauvre Caliste, qui ne pouvait trouver que dans l'amour du devoir la force de résister à son sentiment pour son cousin, se trouvait bien malheureuse, quand celui à qui elle eût voulu tout sacrifier, hors la vertu, osait l'accuser d'une barbare insensibilité. Sa cousine s'aperçut du trouble où la jetaient les discours d'Ernest; et pour le forcer au silence, elle engagea Caliste à continuer sa lecture. Celle-ci reprit le cahier qui était sur ses genoux; mais ses yeux obscurcis par les larmes que lui arrachait l'injustice d'Ernest, ne pouvaient distinguer aucuns caractères; et pour dérober son trouble, elle prétexta un mal de tête subit, et supplia madame de Chaumont de lui permettre de se retirer. Non-

seulement elle y consentit, mais, inquiète de la pâleur de Caliste, elle la suivit avec ses filles. Archem et Domandi ne tardèrent pas à être seuls et libres de raisonner sur l'effet des passions; car elles troublaient tellement Ernest et Edouard, qu'ils redoutaient les regards scrutateurs de ceux qui avaient formé leur jeunesse. Ils se hâtèrent de sortir, et malgré les frimas, ils passèrent ensemble une partie de la nuit assis sous une grotte d'où l'on entrevoyait les croisées de la chambre où reposaient Caliste et Eglé.

DOUZIÈME SOIRÉE.

MADAME de Chaumont, vivement affligée de voir qu'Ernest ne savait ni combattre, ni dompter aucun des mouvemens impétueux de son ame, voulut avoir avec lui un entretien pour essayer de le rappeler à la raison. Aussi après le dîner, où Caliste, qui était vraiment souffrante, ne s'était point trouvée, elle l'emmena dans sa chambre; et tout ce que l'on sait de ce que la mère et le fils se dirent, c'est qu'elle le menaça de ne plus revoir Caliste, s'il ne lui promettait de ne pas affliger dorénavant cette intéressante personne, en rendant trop pénibles les combats de son amour et de sa

vertu, par des reproches insensés. Tandis que madame de Chaumont et Ernest étaient enfermés, la saison, qui était moins rigoureuse, permit à Séraphine, suivie de mademoiselle Rose, d'aller avec M. Archem, admirer un des plus beaux points de vue des Alpes, qu'elle voulait dessiner pour son père. MM. Domandi et Edouard allèrent à l'hospice, où des infortunés réclamaient leurs secours. Pour Caliste, le hasard, ou je ne sais quelle inspiration, l'avait conduite dans la même grotte où Ernest avait passé une partie de la nuit dernière à parler d'elle, et où elle trouva mille fois son chiffre répété et enlacé de celui de son cousin. Pendant qu'elle voyait avec joie et avec douleur ces preuves d'amour de celui qu'elle ne

pouvait se permettre d'aimer, Eglé et Albertine cherchaient ensemble la violette et les primevères, qui sortaient du milieu de la neige, et venaient avec la fraise parfumée, peindre de couleurs variées le tapis blanc dont était encore couvert le jardin de Domandi. Albertine, toujours d'une gaîté folle, riait, sautait, et cherchait à faire partager à sa sœur la joie qui animait chacun de ses gestes; mais voyant qu'elle ne pouvait y parvenir, elle prit un air grave, et se plaçant devant elle, elle lui dit: Ah! ma pauvre Eglé, tu es bien malade.

ÉGLÉ.

Malade! non, en vérité.

ALBERTINE.

Si tu ne t'en doutes pas, c'est bien

pis; car un malade qui ne sent pas son mal, est incurable.

ÉGLÉ.

Je te jure que ma santé.....

ALBERTINE.

Est aussi bonne que celle de Caliste; mais pour cette pauvre cousine, à présent je connais la cause qui fait couler ses pleurs, et j'ai trouvé, je crois, un moyen de la rendre heureuse; elle.... Comme elle allait continuer, elle aperçut sa mère qui descendait le perron du jardin avec Ernest, et elle dit à Eglé : Ne parlons plus de cela; si tu veux venir demain dans ce même lieu, je t'expliquerai mon projet pour Caliste. Eglé le lui promit; et à ce moment leur mère, qui portait ses pas vers elles, leur dit d'aller

l'attendre dans le cabinet de M. Domandi, où déjà leur maître était avec Séraphine. Peu de temps après, Edouard et son père entrèrent : le premier supplia Eglé de lui accompagner une chanson suisse qu'il avait notée le matin. Madame de Chaumont, Ernest et Caliste arrivèrent comme il chantait le refrain du dernier couplet. La marquise lui demanda de la recommencer; il y consentit d'autant plus volontiers, qu'elle peignait son amour. On fit encore, pendant près d'une heure, de la musique; puis Caliste reprit les aventures de sa mère.

Suite de l'histoire d'Elvire de Vermon.

Si le généreux dévouement du vi-

comte, la reconnaissance qu'il avait inspirée à Elvire, et pour tout dire, enfin, les graces de sa personne, la régularité de ses traits, jointe à une physionomie aussi noble qu'expressive, avaient fait palpiter le cœur de ma mère dès le premier jour qu'elle le vit, les dons brillans et agréables qu'il possédait, fixèrent pour jamais son ame. Dès qu'elle put les apprécier, elle sentit avec douleur qu'elle aimait pour la première fois; et cependant elle trouvait le vicomte tellement digne de tous ses sentimens; elle voyait sa mère, le comte, et même Sophie, lui témoigner une amitié si sincère, qu'elle ne pouvait se reprocher sa tendresse. Seulement elle était tourmentée de la crainte que son père ne désapprouvât ses sentimens; puis comment

dire au pauvre Sernan qu'elle avait changé ? Aussi son ame était-elle très-violemment agitée. Celle du vicomte n'était pas plus calme : il avait aimé Elvire du premier moment où il l'avait vue ; et ce sentiment, qu'il eût pu vaincre, s'il se fût éloigné, était devenu irrésistible. Il voulait partir, lorsqu'il apprit qu'Elvire était promise au baron de Sernan ; mais il tarda à le faire, et il ne lui fut plus possible de s'éloigner. L'amour obscurcit les lumières de la raison, et il se dit : Je ne me condamnerai pas à une douleur insupportable en cessant d'espérer de la revoir ; c'est au-dessus de mon courage. Pourquoi n'essayerais-je point de m'en faire aimer ? et si je puis y parvenir, pourquoi ne pas la disputer au baron ? Les liens qu'elle

a formés, ne sont heureusement pas indissolubles : si je l'avais connue engagée pour jamais, je n'aurais eu qu'à mourir; mais Elvire est libre encore; elle peut être à moi, elle y sera, j'ose le croire; mon rang et ma fortune sont bien supérieurs à ceux de Sernan; sa cousine, l'oncle et la mère d'Elvire me chérissent; ils me serviront, et je l'emporterai sur le baron.

Dès-lors, le vicomte oubliant que c'était trahir les lois du véritable honneur, que de chercher à obtenir sur le cœur d'une jeune personne des droits qu'un père seul peut donner, ne fut plus occupé que de faire partager à Elvire ses sentimens; car, dans sa folle ivresse, il ne voulait devoir son triomphe qu'à l'amour. Tout servit son projet. La

marquise, naturellement confiante, avait accepté, avec un grand plaisir, que le vicomte, qui possédait des talens dont un artiste eût été honoré, donnât à Elvire et à Sophie des leçons de composition, et les perfectionnât dans l'art de Debutade. Ses leçons sous les yeux d'une mère, qui eussent été sans le moindre danger, fournirent mille moyens au vicomte d'apprendre au cœur d'Elvire le secret du sien, parce que Marthe, fille aussi imprudente que vénale, et dont la suite des événemens apprendra à connaître le caractère, était seule chargée d'y assister. Dès que Sophie s'éloignait un instant, le vicomte en profitait pour peindre sa tendresse à ma mère. D'abord elle combattit son amour; mais enfin, Elvire oubliant et ses

sermens et le caractère de son père, finit par se laisser persuader ; et l'heureux d'Orsange ne douta plus qu'il avait subjugué le cœur d'Elvire. Bientôt ils furent entièrement d'accord. Elvire, dont le caractère la portait à une franchise et à une indépendance qui devaient faire son malheur, prit de toutes les résolutions la plus funeste pour son repos.

Les lettres de M. de Sernan étaient sans aucun intérêt pour Elvire, depuis que le vicomte occupait toutes ses pensées ; et à peine les entendait-elle quand son père, qui en recevait toujours fort exactement, les lui lisait. Cependant, elle fut frappée en entendant ces mots, que contenait la dernière :

« Je viens d'obtenir la promesse « de la liberté de mon frère ; ainsi,

« avant quinze jours, je quitterai « Paris, et ramènerai le pauvre pri- « sonnier à Veimar. Rien ne man- « quera à mon bonheur ; je rever- « rai les lieux où habite tout ce que « j'aime. C'est à cette époque qu'ex- « pire le terme qu'Elvire a fixé pour « ma félicité ; j'ose espérer que rien « ne pourra plus la retarder, etc. »

Cette nouvelle, qui eût comblé de joie ma mère un mois auparavant, lui fit éprouver une douleur qui ne peut se comprendre. Elle fut encore augmentée par le plaisir que son père parut ressentir, et par la vive colère qui se peignait dans les regards du vicomte. Ce fut à cet instant qu'elle se décida à écrire au baron, pour lui apprendre tout ce qui s'était passé, et lui redemander sa parole. Elle fit part de son projet

à M. d'Orsange. Loin de l'en détourner, comme il eût peut-être été de son devoir, il approuva cette démarche, parce qu'il était assuré qu'elle rendrait pour jamais impossible l'hymen d'Elvire et de Sernan. Il engagea même ma mère à ne pas perdre une minute pour écrire cette fatale lettre ; puis ils convinrent qu'aussitôt qu'elle serait partie, ils se jetteraient tous deux aux pieds du comte de Vermon, afin d'obtenir de sa tendresse qu'il parlât en leur faveur au marquis, dont ils redoutaient, avec raison, l'inflexibilité. Il était facile de s'apercevoir qu'il n'aimait pas M. d'Orsange, et que sa présence lui était importune. Sophie et la mère d'Elvire l'avaient remarqué ; elles en étaient affligées, car elles avaient pour le vicomte

une véritable amitié. Elvire avait su, pour la première fois de sa vie, si parfaitement leur cacher ses sentimens, afin de ne pas entendre des représentations, qu'elle était bien déterminée à ne pas écouter, que n'ayant aucune idée que d'Orsange pût la faire changer pour le baron, elles combattaient avec force les inquiétudes involontaires du marquis, en voyant un jeune homme établi chez lui. Madame de Vermon, surtout, le suppliait de ne pas oublier qu'ils devaient à d'Orsange la vie de leurs filles, qui, sans lui, eussent péri dans les flots.

La lettre d'Elvire écrite, elle saisit un instant pour la remettre au vicomte, qui la fit porter par son valet de chambre à la poste de D***. Deux jours après, mon aïeul ayant

été forcé d'aller rendre une visite au maréchal de***, il partit de bonne heure pour sa terre de R***, qu'il habitait; il emmena avec lui Sophie, qui était filleule de la maréchale. La marquise étant retenue dans son appartement par une légère indisposition, Elvire et M. d'Orsange, se trouvant toute la liberté qu'ils pouvaient desirer pour demander au comte de protéger leur amour, ils convinrent, pendant la leçon de composition, que le vicomte donnait chaque matin aux deux cousines, et que Sophie ne partageait pas ce jour-là, qu'ils profiteraient du premier instant où ils se trouveraient seuls avec le comte, pour lui avouer qu'ils s'aimaient, et n'espéraient leur bonheur que de lui. Mon grand-oncle était, il est vrai, le seul être

qui eût quelque empire sur mon aïeul ; car la marquise, qui était aussi spirituelle, aussi gaie, aussi aimable que sa fille ; bien loin d'avoir la même fermeté qu'elle dans le caractère, était d'une douceur qui lui rendait impossible de supporter l'idée d'une querelle. Elle cédait toujours aux desirs de tout ce qui l'entourait, mais sur-tout aux volontés d'un époux absolu, qui lui inspirait une telle vénération que, quelle que fût son opinion, elle la faisait toujours ployer à la sienne. Ainsi, malgré son amour pour Elvire, on ne pouvait guère espérer qu'elle obtînt du marquis qu'il la donnât au vicomte. Au contraire, mon grand-oncle, sensible et philosophe, croyait que faire le bonheur de ses enfans, était la première loi,

et qu'excepté la vertu, on devait tout y sacrifier. Il avait beaucoup de fermeté sans obstination; aussi ne changeait-il jamais que lorsqu'il était certain qu'un parti était meilleur, ou plus convenable que celui qu'il avait adopté; et il ne s'embarrassait point des vaines déclamations d'un monde pour lequel il avait peu d'estime, lorsque son jugement, qu'aucune passion n'obscurcissait jamais, lui avait dit qu'il avait raison. Ce caractère, tout opposé qu'il était à celui du comte, avait mérité à votre aïeul autant d'estime de la part de son frère, que la nature avait mis d'amour entre eux. Aussi Elvire, qui le connaissait parfaitement, espérait-elle tout de lui; et, pleine de cette sécurité compagne de la jeunesse, et

sur-tout d'une vie qu'aucun malheur n'a jamais troublée, elle se figura que son père ne pourrait refuser le comte, qu'elle était presque sûre de mettre dans ses intérêts. Jusqu'à l'heure du dîner, il ne se présenta aucune occasion favorable pour leur amour. Enfin, après que le café fut servi, Elvire et M. d'Orsange se trouvèrent seuls avec le comte. Qu'on juge de son étonnement, en les voyant tous deux se précipiter à ses pieds, en lui disant que le bonheur de leur vie dépendait de lui! Extrêmement ému, et devinant sans peine quel était le service qu'ils attendaient de lui, il les releva, serra Elvire contre son cœur, tendit affectueusement la main à d'Orsange, et s'écria : Que de maux vous vous pré-

parez, mes chers amis ! Pourquoi ne dépend-il pas de moi de faire votre félicité ? Mais remettez-vous, asseyez-vous à mes côtés, et achevez de m'instruire de ce que je ne crois que trop bien comprendre. D'Orsange, encouragé par les bontés de mon grand-oncle, lui peignit en traits de flamme son amour pour Elvire. Il fit valoir, autant que lui permettait la modestie, les avantages de sa fortune, de son rang, de la faveur que lui assuraient les exploits de son père. Hélas ! lui dit le comte, en l'interrompant, ce n'est pas moi qu'il faut persuader ; si Elvire était ma fille, malgré l'extrême désagrément de rompre un hymen aussi avancé qu'est le sien avec le baron de Sernan, je sacrifierais mon amour-propre à son

bonheur, sur-tout lorsque le choix de son cœur n'a rien que d'honorable : mais mon frère ne croira point qu'il lui soit possible de dégager sa parole ; il exigera qu'Elvire la remplisse. Je vous promets de tout employer pour le rendre favorable à vos vœux; mais je ne puis m'en flatter. Je tremble, mon Elvire, que tu ne t'apprêtes de grands chagrins : au moins, promets-moi de ne point oublier ta promesse à ton père, de ne point te marier sans son consentement. Souviens-toi qu'il n'avait point contraint tes vœux, que tu donnas volontairement ta foi au baron. Hélas ! je crains bien que notre félicité ait fui pour toujours. Et voyant une vive douleur se peindre dans les yeux de d'Orsange : Pardonnez, monsieur, si je vous afflige ; croyez que je me fusse trouvé heureux que

nous vous eussions connu avant M. de Sernan ; que je ferai tout pour vous ; mais, je le répète, je tremble de ne pas réussir, et que mon frère exige d'Elvire de tenir sa promesse au baron..... Jamais, jamais ! s'écria ma mère, en fondant en larmes ; je pourrai être assez malheureuse pour n'être point unie à celui que j'aime, mais jamais je ne serai à un autre. Et alors elle dit au comte, qu'elle avait écrit à M. de Sernan, pour lui apprendre qu'elle avait cessé de l'aimer. Mon grand-oncle fut désespéré par cet aveu. Il dit douloureusement : Tout est perdu ! je vais voir le désespoir dans l'ame de tout ce que j'aime! que n'ai-je suivi la comtesse dans la tombe!....Et quelques pleurs vinrent mouiller sa paupière. Le vicomte

comte et Elvire implorèrent le pardon de leur imprudence, et l'obtinrent. Le comte les pria seulement de le laisser, pour qu'il pût se remettre de son trouble avant l'arrivée du marquis, à qui il ne voulait parler que le lendemain. Le vicomte sortit pour s'enfoncer dans le parc, pour y penser sans contrainte à son Elvire, qui, après avoir embrassé son oncle, remonta dans l'appartement de sa mère. Le cœur serré par les plus tristes pressentimens, ne se sentant pas la force de voir son père avant qu'il fût instruit, elle prétexta, auprès de la marquise, une indisposition subite, qui ne lui permettait pas de rester auprès d'elle; et cette mère bonne l'engagea à se mettre au lit. Là, seule avec ses réflexions, Elvire, agitée pour la première fois

par la crainte d'un avenir douloureux, souffrait ; mais elle goûtait un certain plaisir à souffrir pour le vicomte, et elle s'affermissait encore dans la résolution de n'être jamais qu'à lui. Elle se reprocha d'avoir dissimulé avec Sophie ; et, ne voulant pas qu'elle fût instruite par d'autre que par elle de l'état de son cœur et de ses résolutions, elle se promit de lui tout dire cette même nuit. Les deux cousines n'avaient jamais eu que le même appartement. Elles trouvaient un vrai bonheur à se confier chaque soir ce qui les avait occupées dans le jour : mais quelle pénible sensation allait éprouver Sophie, par la triste confidence que sa cousine devait lui faire !

Lorsque Marthe fut sortie, après

avoir déshabillé Sophie, Elvire, qui avait feint de dormir, tant que sa gouvernante avait été dans leur chambre, se leva, et venant s'asseoir sur le pied du lit de sa cousine, lui fit lire enfin dans son cœur. Sophie ne dissimula point à Elvire tous les malheurs qu'elle présageait pour elle ; elle ne put même s'empêcher de blâmer sa conduite. Elle lui fit envisager la colère de Sernan ; elle lui apprit aussi qu'à leur retour, le comte avait reçu une lettre de M. de Chaumont, qui devait accompagner le baron, dont il craignait qu'il ne prît le parti avec une grande chaleur. Ses avis, tout sévères qu'ils étaient, furent accompagnés de tant d'expressions de tendresse, qu'ils touchèrent le cœur d'Elvire, qui promit de nouveau de

ne jamais donner sa foi au vicomte sans le consentement de son père. Hélas ! promesse sacrée, tu ne devais pas être enfreinte ! mais il semblait dès-lors que tout concourût à entraîner l'infortunée Elvire dans le précipice. Cette fille chérie, dont chacune des volontés avait été, jusqu'à cette époque, une loi pour toute sa famille, dont la sensibilité et la reconnaissance avaient seules fait couler les larmes, trouva tout-à-coup dans son père autant d'inflexibilité et de sévérité, qu'il s'était plu à lui témoigner d'amour et de bonté.

Le comte n'avait pas passé une nuit plus tranquille que ses jeunes amies ; le jour l'avait surpris sans que le sommeil eût rafraîchi ses paupières. Depuis la mort de la comtesse, les deux frères se trouvaient

toujours, au lever du soleil, dans un bosquet fermé, où était posé, sur un autel de marbre, le buste de cette femme adorable. Là le marquis essuyait les pleurs que sa perte faisait répandre à son époux. Ce fut ce lieu que l'oncle d'Elvire choisit pour apprendre à son frère l'amour de sa fille pour le vicomte. La foudre tombée aux pieds de ce père infortuné, ne l'eût pas plongé dans une plus profonde stupéfaction; il resta pendant plusieurs minutes sans proférer une parole. Son frère n'interrompit pas son silence, espérant que ses réflexions pourraient peut-être l'amener à n'employer que la douceur auprès d'Elvire, s'il ne consentait pas à son bonheur. Mais, trompeuse espérance! une fureur concentrée se montre dans chacune

des paroles qu'il adresse enfin au marquis, contre lequel, pour la première fois, il paraît irrité. Il le charge, sans vouloir rien entendre en faveur de d'Orsange, d'aller lui annoncer qu'il faut qu'il renonce pour jamais à être l'époux d'Elvire; qu'ayant consenti à son hymen avec M. de Serman, elle ne peut plus choisir qu'entre le baron et le cloître. Et mon aïeul ajouta : J'espère, mon frère, que vous ferez entendre au vicomte que lui et ma fille ne peuvent pas demeurer plus long-temps sous le même toit. En finissant ces mots, il sort du bosquet et vole dans la chambre des deux cousines, qui, ne pouvant s'assoupir, venaient de se lever pour respirer l'air pur du matin. Il entre sans frapper à la porte. Elvire, qui n'avait jamais aper-

çu son père sans tressaillir de joie, se sent atterrée à sa vue ; et il n'a point encore parlé, qu'elle est certaine de son malheur. Cependant elle s'avance à sa rencontre, elle lui tend les bras ; le marquis la repousse, prend un fauteuil, lui fait signe d'écouter sans l'interrompre, et s'exprime en ces mots :

Votre bonheur, Elvire, a été le vœu le plus cher de mon cœur ; je m'en suis sans cesse occupé. Votre enfance s'est passée sans que vous versiez une larme. Dès que votre raison a été développée, je vous ai fait la promesse sacrée de ne pas contraindre votre choix. Le ciel, qui avait paru me protéger depuis ma naissance, voulut, pour me faire croire que mon bonheur serait inaltérable, que vous acceptassiez avec

joie l'homme que j'aurais ordonné que vous acceptassiez pour votre époux, si je m'en étais conservé le droit. Votre tendresse pour lui faisait ma félicité. Un événement funeste a suspendu le moment où vos sermens devaient être prononcés au pied des autels; et votre cœur pervers a pu croire que le ciel permettait de ne pas tenir une parole que la loi ne forçait pas à exécuter! Vous avez oublié que je vous ai répété mille fois que celui qui ne suivait que son inclination, laissait loin de lui les préceptes de l'honneur. Vous vous êtes abusée, si vous avez cru que je consentirais à votre hymen avec d'Orsange; car jamais je ne permettrai qu'un seul individu de ma famille manque à ses ordres, et je ne me résoudrai point à suppor-

ter le blâme public. Il fallait refuser Sernan, ou demander le temps de consulter votre cœur; je n'aurais rien fait pour vous forcer, ni vous engager même à prendre un parti qui me convenait à tous égards; mais maintenant il est trop tard. Je vous le répète, vous avez cru, fille inconsidérée, me forcer à consentir à une union qui, dans toute autre circonstance, eût éprouvé de ma part beaucoup de résistance; par la démarche la plus ridicule, vous vous êtes trompée. Celui qui a profité de notre reconnaissance pour vous séduire, et sur le compte duquel je me tairai, puisque nous ne devons jamais avoir aucun rapport, va quitter ces lieux. Quant à vous, ma fille, vous partirez dès ce soir pour Dole, et y entrerez à l'abbaye

de ***. Si M. de Sernan, offensé, à juste titre, de votre inconstance, ne veut plus former une union qui eût fait la joie de mes vieux jours, vous y prononcerez des vœux indissolubles; car je vous jure, sur l'honneur, que je ne vous reverrai que l'épouse de Sernan, ou sous le voile. Eh bien, dit Elvire, que le ton absolu qui régnait à la fin de ce discours avait exaspérée, ce sera dans un cloître, mon père, que je finirai ma vie; car rien ne me fera jamais engager à un autre qu'à celui que j'adore.... Sophie l'interrompit pour adresser les plus tendres prières à son oncle, pour qu'il ne fît point le malheur de sa cousine; mais le comte, irrité par le sang-froid d'Elvire, jura de nouveau que rien ne ferait changer sa résolution.

Pendant ce temps, le vicomte, à qui M. le comte de Vermon avait rapporté, avec tout le ménagement possible, la réponse de son frère, se livrait au plus violent désespoir. Il adorait Elvire, et il ne pouvait supporter l'idée de la perdre. Cependant il sentait qu'il était impossible qu'il s'obstinât à rester à Chavançai ; il fit donc faire tous les préparatifs du départ, et chargea le comte, à qui il témoigna le plus tendre attachement, de présenter à la marquise et à Sophie l'hommage d'un cœur qui les regarderait toujours comme une mère et une cousine. Mon grand-oncle l'assura qu'il eût été très-heureux de l'avoir pour neveu, qu'il le servirait de tout son pouvoir s'il se présentait quelque occasion favorable, et l'accompagna

jusqu'à sa chaise. Qu'on juge de l'état cruel d'Elvire, que son père venait de quitter, en lui défendant de sortir de son appartement! En entendant le bruit des roues qui entraînaient loin d'elle tout ce qu'elle aimait, elle se crut abandonnée, et s'écria : Il n'est donc plus pour moi que le voile et la mort! Sophie essaya de la calmer, d'adoucir sa douleur, et lui demanda de la suivre à l'abbaye de ***; mais elle s'y opposa. Qui consolera ton père! lui dit-elle; qui me remplacera auprès de ma mère? Il faut que je parte seule; il faut que ma triste vie finisse dans les larmes, puisqu'il peut me délaisser ainsi..... sans rien faire pour m'obtenir.

En vain la marquise, chez qui son époux était entré en sortant de chez

sa fille, et à qui il avait reproché, avec la plus grande chaleur, de ne l'avoir point instruit de la passion du vicomte, essaya de changer ses résolutions : elle ne put rien obtenir, que de voir sa fille avant son départ. Elle passa dans son appartement, et y trouva le comte qui, désapprouvant entièrement son frère, était venu porter à son infortunée nièce toutes les consolations qui étaient en son pouvoir. Ces êtres, aussi sensibles que malheureux, passèrent ensemble la dernière journée qu'Elvire devait voir s'écouler sous le toit paternel. Le soleil se cachait derrière ces bois où, pour la première fois, Elvire avait vu le vicomte; encore une heure, et elle allait être entraînée loin des seuls amis qu'elle avait chéris jusqu'au

moment où l'amour s'était emparé de son ame. Elle fit demander à son père la permission de lui dire adieu; il lui fit répondre qu'ils ne se reverraient qu'à Dole, et que tout était prêt pour son départ. Marthe, qui avait eu l'adresse, malgré ses défauts, de captiver la confiance de mon aïeul, devait accompagner Elvire à Dole; et ma mère, qui ne pouvait douter que l'amour de l'or l'attendrirait, fut presque consolée en sachant qu'elle devait rester auprès d'elle à l'abbaye de ***. Deux hommes, dont le marquis se croyait sûr, devaient les escorter. La marquise et Sophie ne pouvaient se résoudre à se séparer de leur Elvire. Le comte, qui souffrait presqu'autant qu'elles, engagea cependant sa nièce à se soumettre, en l'assurant

que jamais elle ne serait forcée à épouser un homme qu'elle n'aimait point, ni à se faire religieuse, tant que son frère conserverait pour lui quelque amitié, et qu'il irait la voir dans peu de jours avec sa Sophie, qui lui jura de ne jamais changer pour elle, et de lui écrire très-exactement. La marquise la bénit, en lui disant : Je te pardonne, ma fille, d'avoir troublé le repos de ma vie. Je t'engage à obéir à ton père, mais quelque chose qui arrive, je te donne ma parole que tu retrouveras toujours le cœur de ta mère. Elvire, dont l'ame était déchirée, eut cependant la force de s'arracher de leurs bras, et monta en voiture sans se permettre de tourner la tête vers ce lieu où elle avait passé des jours si fortunés, et où elle laissait tous

ses amis la pleurant; car je ne puis croire que mon aïeul pût voir d'un œil sec le départ d'une fille qu'il condamnait à l'infortune, et qu'il avait si tendrement chérie.

Madame de CHAUMONT.

Non, assurément, il ne la vit point s'éloigner sans douleur; et mon oncle, malgré sa sévérité apparente, était extraordinairement sensible.

ALBERTINE.

J'ai pensé mille fois que mon père était de même; quand il nous a bien grondées, il est ensuite plus triste que nous.

ÉGLÉ.

La sensibilité est un don si pré-

cieux, que je ne conçois pas comment on cherche à la cacher.

SÉRAPHINE.

Elle fait presque toujours notre malheur, et celui de ceux qui nous entourent.

ERNEST.

Elle ne fera pas le tien, car tu es bien ce que je connais de plus froid.....

Madame de Chaumont, qui savait qu'Ernest aimait un peu moins Séraphine que ses autres sœurs, voyant que sa réflexion contre la sensibilité l'avait indisposé, l'interrompit, dans la crainte qu'il ne lui dît des choses dures, et observa qu'il fallait se retirer plus tôt que de coutume, afin d'être en état de partir pour une promenade que M. Domandi avait

proposé de faire dans la délicieuse vallée qui se trouvait à la droite de son habitation. Chacun fut de l'avis de la marquise; et on se sépara.

Fin du troisième volume.

549654